

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 22 (1889)

**Artikel:** Le jour du seigneur : étude de dogmatique Chrétienne et d'histoire  
[suite]

**Autor:** Thomas, L.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379458>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LE JOUR DU SEIGNEUR  
ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE  
PAR  
L. THOMAS<sup>1</sup>

---

§ 5. Grecs et Romains.

Nous voudrions, au sujet des anciens Grecs, établir surtout 1<sup>o</sup> que malgré ce qui a été dit et répété, ils n'avaient, aux temps où ils nous sont vraiment connus, ni la semaine, ni la célébration d'un 7<sup>e</sup> jour hebdomadaire, mais 2<sup>o</sup> que le nombre 7 était chez eux, au moins autant qu'ailleurs, marqué d'un sceau singulièrement significatif.

Sur ce dernier point, il convient de s'occuper simultanément des Grecs et des Romains, car ceux-ci subirent de bonne heure l'influence de ceux-là et devinrent de ces disciples qui aident beaucoup à comprendre leurs maîtres.

D'autre part, avant de parler de l'importance du septénaire, nous rechercherons ce qui chez les Romains peut être rattaché plus directement à la double institution de la semaine et du repos du 7<sup>e</sup> jour, et nous terminerons, comme contre-épreuve, par quelques indications positives sur l'introduction de la semaine et de la semaine planétaire dans l'empire romain.

L'étude que nous allons présenter s'est allongée au delà de

<sup>1</sup> Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 136, 245, 403, 523 ; 1889, p. 371.

nos prévisions. Il y a là des matières intéressantes et peu connues. Puis, les Apologètes s'étant laissé dès les temps anciens induire en erreur, il importe de s'en rendre compte, mais en même temps de reprendre le fond de leur thèse, qui sous des formes nouvelles peut être défendue.

#### A. SEMAINE ET CÉLÉBRATION D'UN 7<sup>e</sup> JOUR HEBDOMADAIRE CHEZ LES GRECS

Sans revenir sur les auteurs modernes qui ont prétendu que l'institution de la semaine se retrouvait dans toute l'antiquité, nous mentionnerons seulement Oschwald, qui parle expressément et sommairement des Grecs comme ayant eu à la fois la semaine et la célébration du 7<sup>me</sup> jour<sup>1</sup>.

Cette erreur a été fort répandue, et la source n'en est rien de moins que le témoignage de Clément d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée.

Dans les Stromates<sup>2</sup>, Clément, après avoir indiqué les emprunts que selon lui les Grecs ont faits aux livres hébreux, arrive à signaler dans le 10<sup>me</sup> Livre de la République de Platon une étrange prédiction du Jour du Seigneur, c'est-à-dire du dimanche, puis il s'exprime ainsi<sup>3</sup> :

« § 108. Le 7<sup>me</sup> jour aussi est connu comme saint, non pas seulement par les Hébreux, mais encore par les Grecs, en tant que le chiffre de ce jour est celui des révolutions du monde entier, de tous les animaux et de tous les autres êtres de la nature<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> *Christl. Sonntagsfeier*, p. 13, 15, 16.

<sup>2</sup> L. V, ch. 16, § 108. Edition Klotz, Leipzig, 1832.

<sup>3</sup> Ne pouvant adopter complètement la traduction qui est donnée par de Genoude : *Les Pères de l'Eglise, traduits en français*, T. V, Paris, 1839, nous traduisons le passage aussi exactement que possible.

<sup>4</sup> Άλλα καὶ τὴν ἑβδόμην ιεράνον οἱ Ἐβραῖοι, ἀλλὰ καὶ οἱ Ἑλληνες ἵστασι, καθ' ἣν ὁ πᾶς κόσμος κυκλεῖται.. Il y a, ce semble, dans cette phrase une incorrection : en effet, le pronom *ἣν* ne se rapporte pas précisément à *τὴν ἑβδόμην* (sous-entendu : *ἡμέραν*), c'est à dire au 7<sup>e</sup> jour hebdomadaire, mais à l'idée beaucoup plus vaste de l'heptade, à laquelle l'auteur attache, comme Philon et en général les Grecs, une très grande importance cosmique (voir pour Clément l. VI, ch. 16, § 137-143, 154, 155). Ce qui confirme

Hésiode s'exprime ainsi sur ce jour : « D'abord le 1<sup>er</sup>, puis le 4<sup>me</sup> et le 7<sup>me</sup> jour, jour sacré. » Et encore : « De nouveau au 7<sup>me</sup> jour la brillante lumière du soleil. »

Homère dit aussi : « au 7<sup>me</sup> jour vint ensuite un jour sacré. » Et : « Le 7<sup>me</sup> jour était sacré. » Et encore : « C'était le 7<sup>me</sup> jour dans lequel tout fut accompli. » Et de nouveau : « A la 7<sup>me</sup> aurore, nous quittâmes les rives de l'Achéron. »

Callimaque le poète va jusqu'à dire : « A la 7<sup>me</sup> aurore, ils avaient tout fait » (ou : toutes choses avaient été faites)<sup>1</sup>. Et encore : « Le 7<sup>me</sup> jour est dans les jours favorables, et le 7<sup>me</sup> jour est un jour de naissance<sup>2</sup>. » Et : « Le 7<sup>me</sup> jour est dans les premiers, et le 7<sup>me</sup> jour est parfait. » Et : « Par sept toutes choses

notre interprétation, c'est que le texte d'Aristobule, qui, comme nous le verrons, a évidemment été suivi par Clément, dit : δι ἐβδομάδων δέ καὶ πᾶς ὁ κόσμος κυκλεῖται... Δι ἐβδομάδων, c'est-à-dire par des heptades, non des semaines et encore moins des 7<sup>es</sup> jours.

<sup>1</sup> ἐβδομάτη δ' οἵ καὶ οἱ (ou : οῖ) τετύκοντο ἀπαντα. Si on lit οἱ, comme Klotz, on traduit, ainsi que Wilson (*The Writings of Clem. of Alex. translated*, II, Edinburgh, 1869), par : ils avaient tout fait. Si on lit οῖ, datif du pronom personnel, on peut traduire : dans lequel ils avaient tout fait, ou : dans lequel toutes choses avaient été faites, le pluriel τετύκοντο pouvant s'expliquer avec ἀπαντα pour sujet. Cette dernière traduction est celle de Gentianus Hervetus Aurelianus (Paris, 1590), de Vigerus (Paris, 1628) et de Genoude. Le même vers se retrouve, comme nous le verrons, deux fois dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, et chaque fois il a été traduit dans ce même dernier sens par Séguier de S. Brisson (Paris, 1846). Nous aurons du reste à revenir sur ce vers.

<sup>2</sup> ἐβδόμη ἐστι γενέθλη. J'ai traduit γενέθλη, qui signifie proprement : naissance, génération, race, origine, comme Gentianus Hervetus et comme de Genoude (le jour de la naissance). Wilson : and the seventh race. Vigerus lie cette citation à la suivante et traduit : Septima rerum Ortus. Séguier traduit une fois par : « c'est au 7<sup>e</sup> jour qu'est la naissance, » et une autre fois par : « et c'est la 7<sup>e</sup> génération. »

Selon Philon, le 7<sup>e</sup> jour est κόσμου γενέθλιος, c'est-à-dire le jour anniversaire de la naissance du monde (mundi natalis. *De Mose*, l. III, p. 167 de l'édition Mangey). — « Il pourrait, dit-il (*De septenario*, éd. Mangey, p. 26), être très justement appelé γενέθλιος τοῦ κόσμου, c'est-à-dire le jour de naissance du monde, puisqu'en ce jour, où l'œuvre du Père apparut comme parfaite et composée de parties parfaites, il est ordonné de s'absenter de toute œuvre. » Philon dit ailleurs, dans la même dissertation (p. 284), que chez les Israélites « le bœuf lui-même, en se reposant le jour

avaient été faites dans le ciel sidéral, apparaissant en cercles par années ordonnées » (ou : ordonnées par années)<sup>1</sup>.

« § 109. Les élégies de Solon exaltent aussi extrêmement l'heptade<sup>2</sup>. »

Ces lignes de Clément se retrouvent deux fois, sauf quelques modifications, dans la Prépar. évang. d'Eusèbe (l. XIII, c. 12, 13), mais la 1<sup>re</sup> fois (c. 12) à la fin d'une longue citation d'Aristobule, dit « philosophe hébreu » (fin du chap. 11) ; la 2<sup>de</sup> fois, comme faisant partie d'une citation de Clément. A la fin du chap. 12, Eusèbe dit expressément : « Toutes ces citations sont tirées d'Aristobule, semblables à ce que Clément a dit sur le même sujet : vous allez en juger par ce qui suit. »

Les quelques modifications auxquelles nous avons fait allusion, sont surtout celles-ci : 1<sup>o</sup> Les vers attribués par Clément à Callimaque, le sont par Aristobule à Linus ; 2<sup>o</sup> On ne trouve du sabbat, célèbre le jour de naissance du monde. » Nous avons déjà vu (*Revue de theol. et de phil.* 1887, p. 246) que le même auteur dit encore : « le sabbat serait très digne d'être appelé la fête *μουὴν πάνδημον.. καὶ τοῦ κόσμου γενέθλιον*, » c'est-à-dire selon la traduction que nous avons donnée, la seule fête appartenant à tous les peuples et contemporaine du monde. Mangey traduit : mundi natalis, c'est-à-dire commémorative de la naissance du monde, et en définitive cette traduction nous paraît la bonne.

<sup>1</sup> ἐπτὰ δέ πάντα τέτυκτο ἐν οὐρανῷ ἀστερόεντι. Εν κύκλοισι φανέντ' ἐπιτελλομένοις ἐνιαυτοῖς. Ces deux vers ne sont pas faciles à traduire. Gent. Hervetus : Sidereo in coclo septem perfecta fuere orbitus, Omnia quae apparent volventibus annis. Vigerus : Omnia sidereo septena videntur in orbe, Motibus et propriis certos volvuntur in annos. Wilson : Now all the seven made in starry heaven, in circles shining as the years appear. De Genoude : Tous les astres qui roulent dans les plaines de l'air et accomplissent leur révolution annuelle, ont été créés en 7 jours. Séguier, d'abord : Tout dans le ciel étoilé est renfermé dans le nombre 7 : les planètes errantes dans leurs orbites, et la révolution des ans ; puis : Toutes choses dans le ciel étoilé ont été faites par 7, comme on le voit dans des globes qui par leur cours remplissent l'année. Bentley pense qu'il faut lire ainsi les deux derniers mots : *περιπλομένων ἐνιαυτῶν* (d'après Valckenaer : *Diatribe de Aristobulo*, publiée à Leyde en 1806 et rééditée à la suite de la belle publication du texte grec de la Prép. évang. d'Eusèbe, avec la traduction latine de Vigerus, Oxford, 1843, t. IV, p. 445). *Περιπλόμενος*, pour *περιπελόμενος*, de *περιπέλομαι*, entourer, faire sa révolution. On trouve dans Homère *περιπλομένων ἐνιαυτῶν* : dans le cours des années.

<sup>2</sup> ...σφόδρα τὴν ἔβδομάχδα ἐκθειαζοῦσιν.

pas dans Aristobule la 2<sup>de</sup> citation d'Homère faite par Clément. Il n'en est pas moins évident que Clément lui-même, sans en avertir, n'a guère fait que citer Aristobule.

Mais, avant de revenir sur les citations faites par Clément et Aristobule, recherchons qui était celui-ci.

« Aristobule, philosophe juif, dont le nom nous a été transmis par Eusèbe et saint Clément d'Alexandrie, dit Ad. Franck dans son *Dictionnaire des Sciences philosophiques*<sup>1</sup>, florissait dans cette dernière ville sous le règne de Ptolémée Philométor, c'est-à-dire environ 150 ans avant l'ère chrétienne. Telle est du moins l'opinion la plus probable, car il y a aussi un texte qui le fait vivre sous Ptolémée Philadelphe. Il a composé sur le Pentateuque un commentaire allégorique et philosophique. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous ; mais les deux auteurs ecclésiastiques que nous avons cités plus haut, nous en ont conservé quelques fragments... Aristobule peut être regardé comme le fondateur de cette école moitié perse moitié grecque, dont Philon est la plus parfaite expression, et qui avait pour but, en faisant de l'Écriture une longue suite d'allégories, de la concilier avec les principaux systèmes de philosophie, ou plutôt de montrer que ces systèmes sont tous empruntés des livres hébreux. Pour prouver que toute sagesse vient des Juifs, Aristobule, comme un grand nombre de ses successeurs, ne se contente pas d'expliquer la Bible d'une manière allégorique, il a aussi recours à des citations falsifiées. C'est ainsi qu'il rapporte un fragment des œuvres d'Orphée, où cet ancien poète de la Grèce parle d'Abraham, des dix commandements et des deux tables de la Loi<sup>2</sup>... »

Reprenons maintenant les principales citations<sup>3</sup>.

La première citation d'Hésiode est le verset 770 de *Opera et*

<sup>1</sup> Comp. Prép. évang. d'Eusèbe, trad. par Séguier, II, p. 647, note 5 — et surtout Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, 3. Th., 2. Abth., 3. Aufl., 1881, p. 257-264. Il place Aristobule exactement à la même date que Franck. Selon Valckenaer (p. 359), qui a fait sur Aristobule une étude si approfondie, il était très connu à Alexandrie vers l'an 175 av. C.

<sup>2</sup> Voir Eusèbe, Prép. évang., l. XIII, ch. 12 et dans la traduction de Séguier, p. 648, note 7.

<sup>3</sup> Comp. Trad. de la Prép. évang. par Séguier, II, 152., 655; Oehler,

*dies* ; mais d'après le contexte, il y est question du 7<sup>me</sup> jour, non de la semaine, mais du mois, jour consacré, comme nous le relèverons plus tard, à Apollon, en souvenir de sa naissance. Voici en effet la traduction du passage d'où le vers est tiré<sup>1</sup> : « Observe les jours d'après l'ordre établi par Jupiter, pour les apprendre à tes esclaves ; le 30<sup>me</sup> jour du mois est le plus convenable pour l'inspection de leurs travaux et le partage de leur salaire, lorsque les peuples rassemblés entendront les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter : d'abord le 1<sup>er</sup> de la nouvelle lune, le 4<sup>me</sup> et le 7<sup>me</sup>, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or. »

La 2<sup>de</sup> citation d'Hésiode n'a aucune force probante.

La 3<sup>me</sup> citation d'Homère : « C'était le 7<sup>me</sup> jour, dans lequel tout fut accompli », a ceci de très fâcheux que dans le texte homérique il est parlé non du 7<sup>me</sup> jour, mais du 4<sup>me</sup><sup>2</sup>. En outre, il s'agit tout simplement des préparatifs d'Ulysse pour son départ de l'île de Calypso : au bout de 4 jours ils sont terminés et d'après le vers suivant, « le 5<sup>me</sup> jour, » le héros reçoit de la déesse la permission de quitter son île.

Les trois autres citations d'Homère sont reconnues supposées et de fabrication judéo-grecque<sup>3</sup>.

Les trois fragments allégués par Clément comme étant de Callimaque, étaient attribués par Aristobule à Linus.

Callimaque était un poète grec, né à Cyrène environ 270 ans avant Christ, et qui vécut à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe. De ses nombreux ouvrages il ne reste que des Hymnes et des Epigrammes, et on n'y retrouve pas les vers que lui attribue Clément<sup>4</sup>.

*Real-Encyklop.*, 1. A., XIII, p. 195; Lotz, *Quaestiones*, p. 14, et surtout Valckenaer.

<sup>1</sup> *Panthéon littéraire, Les petits poèmes grecs*, traduits sous la direction d'Aimé Martin, Paris, 1840, p. 150.

<sup>2</sup> τέτρατον ἡμέρα ἔην, καὶ τῷ τετέλεστο ἀπαντα. Odyss., V, v. 262. Ed. Wolf, Lipsiae, 1807.

<sup>3</sup> Préc. évang., trad. par Séguier, II, p. 652; Oehler, *Real-Encyklop.*, 1. A., XIV, p. 195; Lotz, *Quaestiones*, p. 14 et surtout Valckenaer, p. 447-450.

<sup>4</sup> Voir Béthant, *Choix de poésies grecques*, Genève, 1850, p. 119. Comp. *Panth. littér.* *Les petits poèmes grecs*, p. 343-548.

Linus était un personnage beaucoup plus ancien, mais il se présente à nous sous un aspect extrêmement mythique<sup>1</sup>. « Que le nom de Linus soit pseudonyme, dit Séguier<sup>2</sup>, il n'y a aucun doute, non plus que pour tous les vers qu'on lui attribue ; mais qu'on lui ait substitué celui de Callimaque dans saint Clément et que Bentley n'ait pas relevé cette erreur ou cette fraude et y ait adhéré dans sa publication des fragments de ce poète, voilà ce qui a surpris avec juste raison, tous les critiques. »

Enfin, quant aux élégies de Solon, dont il est question comme « exaltant aussi extrêmement l'heptade », nous connaissons en effet une remarquable poésie de cet illustre Grec sur la vie humaine, comme composée au plus de 10 phases comptant chacune 7 années<sup>3</sup>.

Ce que nous venons de constater au sujet des fragments cités par Clément et Eusèbe soulève plusieurs questions assez délicates de critique et de moralité littéraires. Il y a là des falsifications d'interprétation et même de texte, dont Aristobule semble avoir été l'auteur, et c'est ce qui explique peut-être au moins en partie, comme le pense Valckenær (p. 425), pourquoi Philon, qui cependant relève d'Aristobule à tant d'égards, ne le cite jamais. En outre, on ne comprend pas comment Clément a si légèrement fait des emprunts à Aristobule, sans même le dire, ni comment il attribue à Callimaque ce qui selon Aristobule était de Linus.

<sup>1</sup> Hésiode, l'auteur le plus ancien qui en parle, le dit fils d'Uranie. Selon Diodore de Sicile, il aurait été le maître en musique d'Hercule et d'Orphée. Apollodore le dit fils de Calliope. D'après Pausanias, il y aurait eu deux Linus : l'un, fils d'Uranie et petit-fils de Neptune, qui aurait été tué comme rival par Apollon ; l'autre, fils d'Isménios (c'est-à-dire d'Apollon), qui aurait été tué par Hercule, son élève. Selon Hérodote, le cantique dit de Linus et relatif à ses malheurs, se chantait non seulement en Grèce, mais encore en Egypte, en Phénicie, à Cypre et dans d'autres pays. (Voir *Panth. litter.*, *Les petits poèmes grecs*, p. 626.)

<sup>2</sup> Trad. de la Prép. évang., II, p. 653, note 20. Comp. p. 655, note 35.

<sup>3</sup> On peut lire cette élégie dans l'*Anthologia graeca* de Nic. Bachius, Hannoverae, 1838, et la traduction dans le *Panth. litter.*, *Les petits poèmes grecs*, p. 267. Elle a été citée in extenso par Clément d'Alexandrie, Strom. VI, ch. 16, § 143 ; et Philon y avait déjà fait allusion : de mundi opif., I, p. 25, édit. Mangey.

D'autre part on se demande comment Eusèbe a pu citer de pareils morceaux d'Aristobule et de Clément sans paraître se douter de leur caractère suspect<sup>1</sup>.

Mais ce que nous avons surtout à relever, c'est que les citations de Clément et d'Eusèbe ne prouvent d'aucune manière que les anciens Grecs aient célébré un 7<sup>me</sup> jour hebdomadaire, ni même aient connu la semaine. Et ce résultat nous surprend d'autant moins qu'on est bien renseigné sur la manière dont ils divisaient généralement le mois<sup>2</sup>. Ils le divisaient, en effet, non pas en semaines, mais en décades (*δεκαμερον*), comme cela apparaît déjà dans Hésiode<sup>3</sup>, et principalement chez les Athéniens.

La 1<sup>re</sup> décade s'appelait le commencement du mois (*μήν ιστάμενος*), la 2<sup>de</sup>, le milieu du mois (*μήν μεσῶν*) ; la 3<sup>me</sup>, qui comptait 9 ou 10 jours suivant le nombre des jours mensuels, la fin du mois (*μήν λήγων* ou *φθίνων*).

Le 1<sup>er</sup> jour de la 1<sup>re</sup> décade s'appelait la nouvelle lune ou nouménie, les autres jours étaient dits le 2<sup>d</sup>, le 3<sup>me</sup>, etc. du « mois commençant. »

Les jours de la 2<sup>de</sup> décade étaient appelés le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>d</sup>, etc., du « milieu du mois » ; mais le 15<sup>me</sup> jour du mois avait aussi un nom spécial, celui de *διχομηνία* ou moitié du mois.

Quant aux 9 ou 10 jours de la 3<sup>me</sup> décade, tantôt ils étaient désignés comme le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>d</sup>, etc., du « mois finissant », le dernier étant considéré comme 30<sup>me</sup>, sauf erreur possible d'un jour, et étant appelé en conséquence la trentaine (*τριακάς*), de

<sup>1</sup> Zeller a écrit au sujet d'Aristobule et de ses citateurs des lignes sévères, très propres à faire sentir aux apologètes le respect qu'ils doivent toujours avoir pour toute vérité : « Pour faire recommander par des autorités helléniques les institutions juives, dit-il (p. 261), il avait supposé des vers d'Orphée et de Linus, d'Homère et d'Hésiode ou profité d'interpolations qui avaient été faites par d'autres et qui trahissent si ouvertement leur origine juive qu'on ne sait pas ce qui doit le plus étonner : l'effronterie du falsificateur ou la légèreté des théologiens juifs et chrétiens qui pendant près de 2000 ans ont su se soustraire à l'évidence. »

<sup>2</sup> Voir Ideler, I, p. 88, 257, 279 ; *Dict. des antiquités grecques et romaines*, sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio, t. II, 2<sup>e</sup> partie, Paris 1887, Art. *Calendrier*, par Ch. Ruelle ; etc.

<sup>3</sup> Ideler, I, p. 257.

même que le 20<sup>me</sup> jour était appelé la vingtaine (*εικάς*) ; tantôt ils étaient comptés comme le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>d</sup>, etc., après la vingtaine (*ἐπ' εικάδι*) ; tantôt ils étaient comptés à rebours, le 21<sup>me</sup> jour étant appelé le 9<sup>me</sup> du « mois finissant » ; le 22<sup>me</sup>, le 8<sup>me</sup>, etc. Le 29 ou le 30 avait aussi un nom spécial correspondant à ceux du 1<sup>er</sup> et du 15, à savoir celui de *εύν καὶ νέα*, la vieille et la nouvelle lune.

Ajoutons cependant que le savant moderne qui a peut-être le plus étudié l'histoire ancienne de la Grèce et dont l'autorité est de premier ordre, estime que les Grecs ont eu primitive-ment la semaine de 7 jours et qu'ils ont ensuite emprunté la décade aux Egyptiens. « Parmi les institutions de la Grèce concernant la vie publique qu'on a attribuées à une origine égyptienne, dit Ern. Curtius<sup>1</sup>, on peut citer d'abord la division du mois en 3 décades, qui a remplacé de bonne heure, chez les Athéniens notamment, la semaine sémitique de 7 jours, primitive-ment suivie et dont quelques traces sont encore visibles. Ce changement est certainement dû aux prêtres, puisqu'ils ont toujours réglé la distribution du temps<sup>2</sup>. »

#### B. SEMAINE ET CÉLÉBRATION D'UN 7<sup>e</sup> JOUR HEBDOMADAIRE CHEZ LES ROMAINS

On a souvent rapproché du sabbat la fête romaine des Saturnales. On y était d'autant plus porté que la connaissance et l'adoption de la semaine planétaire se répandirent rapidement dans l'empire romain et que parmi les jours de cette semaine celui de Saturne coïncidait précisément avec le sabbat, de telle sorte que le même jour était appelé assez indifféremment par des écrivains fort divers le sabbat et le jour de Saturne.

Mais on ne peut guère insister sur ce rapprochement.

1<sup>o</sup> Les Saturnales étaient une fête essentiellement ancienne et romaine, tandis que la dénomination du jour de Saturne était en Italie d'importation étrangère et relativement récente.

<sup>1</sup> *Histoire grecque*, traduction de Bouché-Leclercq, t. II, 1881, p. 64.

<sup>2</sup> Curtius ajoute en note : « Sur la décade, voyez E. Curtius, *Jonier vor der ionischen Wanderung*, p. 50. Pétersen (*Geburtstagsfeier bei den Griechen*, p. 242), attribue l'introduction de la semaine de 10 jours à Solon. »

2<sup>o</sup> Malgré l'identité des noms, le dieu des Saturnales apparaît comme fort différent de l'Adar des Chaldéens et même du Kronos des Grecs.

3<sup>o</sup> La fête n'était point hebdomadaire, mais annuelle.

4<sup>o</sup> Elle peut renfermer quelque lointain souvenir de la vie paradisiaque, souvent appelée par les païens l'âge d'or, mais il est difficile d'y voir un rapport avec le repos du 7<sup>me</sup> jour. Il y en aurait un cependant, mais fort éloigné, si, comme l'ont admis des auteurs très anciens et compétents<sup>1</sup>, les Saturnales étaient primitivement une fête de sept jours.

Si l'espace me le permettait, je résumerais à l'appui de ces considérations, ce que nous savons des Saturnales et du Saturne romain.

L'institution des Saturnales nous paraît donc avoir peu de rapport avec la semaine et le repos du 7<sup>me</sup> jour, mais il en est autrement de l'institution des nundines (*nundinae*), elle aussi profondément romaine et très caractéristique.

Rappelons d'abord brièvement comment les Romains divisaient le mois au moyen des calendes, des ides et des nones.

Le jour des *calendes* était le 1<sup>er</sup> jour du mois et il était ainsi désigné parce qu'en ce jour, dans les temps anciens, un prêtre, après l'observation de la nouvelle lune et l'offrande d'un sacrifice, *proclamait* au Capitole devant le peuple s'il devait y avoir cette fois 5 ou 7 jours entre celui des calendes et celui des nones, ces deux jours y compris, si les nones tomberaient sur le 5 ou le 7 du mois.

Ne l'oublions pas en effet : quand les Romains mesuraient l'intervalle qui séparait 2 jours placés à quelque distance l'un de l'autre, ils comptaient dans l'intervalle non seulement le jour du point de départ, le *terminus a quo*, mais encore celui

<sup>1</sup> *Idonei auctores*, dit Macrobe avant de les citer : *Saturn. I, 9* ; dans l'édition des œuvres de Macrobe imprimée à Lyon en 1585, p. 285. Telle est aussi l'opinion de Preller qui dit p. 286 de la trad. franç. de sa *Mythologie romaine* (*Les dieux de l'ancienne Rome*, Paris, 1865) : « De tout temps, à ce qu'il semble, on a célébré les Saturnales pendant 7 jours.., il en demeura ainsi pendant toute l'histoire romaine, malgré certaines prescriptions des empereurs. »

du point d'arrivée, le *terminus ad quem*<sup>1</sup>. Dans ce qui va suivre, nous suivrons en général le même procédé.

Le prêtre prononçait donc 5 ou 7 fois la formule : *Dies te quinque* (ou *septem*) *calo Juno Novella*, suivant que l'intervalle entre les calendes et les nones était de 5 ou de 7 jours<sup>2</sup>.

Par contre, il y avait invariablement 9 jours entre les nones et les ides ; les ides tombaient sur le 13 ou sur le 15, suivant que les nones étaient le 5 ou le 7. Le jour des nones (*nonæ*), était ainsi appelé, suivant l'étymologie la meilleure<sup>3</sup>, parce qu'il était le 9<sup>me</sup> jour avant les ides. On comptait à reculons, soit les jours entre les calendes et les nones, soit ceux qui séparaient les nones des ides : les premiers à partir des nones, les seconds à partir des ides.

Les ides partageaient le mois en deux parties à peu près égales et de là le nom de ce jour, venu probablement d'un mot étrusque *iduare*, signifiant diviser<sup>4</sup>. Le mot ides (*idus*) correspondrait donc à l'expression *διχομηνία*, dont les Grecs se servaient pour désigner la pleine lune. Les jours qui suivaient les ides étaient comptés à partir des calendes du mois suivant.

Les calendes correspondaient évidemment à la nouvelle lune ; les ides à la pleine lune et les nones au 1<sup>er</sup> quartier.

Les calendes et les ides étaient des jours religieux, consacrés par des sacrifices : les calendes à Junon et les ides à Jupiter. Mais il n'en était pas de même des nones<sup>5</sup>.

Quant aux *nundines*, qui avaient un certain rapport avec les nones et peut-être se confondaient avec elles à l'origine, elles étaient, comme les ides, consacrées à Jupiter.

<sup>1</sup> Ideler, II, p. 129.

<sup>2</sup> Macrobe, Satur., I, ch. 15, p. 322; Ideler, II, p. 39. Comp. Varron, de ling. lat. VI, 4, d'après Ruperti, *Handb. der röm. Altesth.*, Hannover, 1842, II, p. 614, note 2.

<sup>3</sup> Ideler II, p. 42. C'est la 1<sup>re</sup> des étymologies mentionnées par Varron, de ling. lat., VI, 4 (d'après Ruperti, II, p. 614, note 2) et la 2<sup>re</sup> de celles qu'indique Macrobe, Saturn., I, ch. 15, p. 323. Cette étymologie est aussi pour Guigniaut « certainement la véritable. » (*Religions de l'antiq...* par Creuzer, trad. franç. par Guigniaut, II, 1<sup>re</sup> partie, p. 1186.)

<sup>4</sup> Macrobe, Saturn., I, ch. 15, p. 324. Ruperti, II, p. 614.

<sup>5</sup> Ovide, Fastes, I, 55 : *Vindicat Junonis cura kalendas ; Idibus alba Jovi grandior agna cadit. Nonarum tutela deo caret...*

Bien que deux nundines consécutives fussent séparées par un intervalle de 9 jours, comme le nom même l'indiquait (*nono quoque die*)<sup>1</sup>, il en résultait une semaine de 8 jours<sup>2</sup>.

On parle quelquefois de cette institution comme surtout propre aux campagnards, qui travaillaient 7 jours dans les champs, puis venaient en ville le 8<sup>me</sup> (comme nous dirions) pour vendre et acheter, ce jour étant un vrai jour de marché. Mais les nundines avaient aussi de l'importance au triple point de vue civil, politique et religieux.

D'abord, c'étaient des jours *fasti*, c'est-à-dire des jours de tribunal, dans lesquels les rois eux-mêmes rendaient la justice<sup>3</sup>; puis plus tard, les préteurs.

En 2<sup>d</sup> lieu, les campagnards venaient alors à Rome pour prendre connaissance des projets de loi et, s'il y avait lieu, pour voter à leur sujet. Une loi promulguée l'an de Rome 656 stipulait que tout projet de loi devait être soumis à l'examen de tous les citoyens un *trinundinum*, c'est-à-dire l'espace compris entre une nundine et la 2<sup>de</sup> qui venait après, y compris celle-ci, soit 17 jours<sup>4</sup>.

Enfin, chaque nundine on immolait à Jupiter un bélier dans la *Regia Flaminica*<sup>5</sup>.

Les nundines étaient-elles des jours fériés (*feriæ*), c'est-à-dire des jours de fête (*festi*) ? La question a été résolue contradictoirement par les Romains eux-mêmes, comme on peut le voir dans Macrobe<sup>6</sup>. Mais il explique très bien cette divergence d'opinions par une citation de Granus Licinianus : « Les nundines étaient des jours fériés consacrés à Jupiter (*Jovis feriæ*), puisque chaque nundine, on a coutume d'immoler un bélier à Jupiter ; mais, d'après la loi Hortensia, elles devinrent des jours fastes, afin que les campagnards qui venaient en ville pour la

<sup>1</sup> Ideler, II, p. 136. *Nundinae* = *novendinae*, dit J. Grimm. (*Deutsche Mythologie*, 3. A., I, 1854, p. 111.)

<sup>2</sup> Ideler, II, p. 136. Lotz, *Quaestiones.*, p. 12. Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 343.

<sup>3</sup> Ruperti, II, p. 615. Varron, *de ling. lat.*, VI, 4 (d'après Ruperti, p. 614).

<sup>4</sup> Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332. Ideler, II, 136.

<sup>5</sup> Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332.

<sup>6</sup> Ibid., p. 331.

nundine (*nundinandi causâ*) pussent y terminer leurs différends. » Ainsi, reprend Macrobe, ceux qui disent que les nundines sont des jours fériés ont pour eux l'antiquité, et leurs adversaires ont raison pour les temps postérieurs à la loi.

Le caractère religieux des nundines était donc très ancien.

Les opinions étaient partagées sur l'origine des nundines. Les uns la rapportaient à Romulus, lorsqu'il appela Tatius à partager la royauté. D'autres à Servius Tullius. Suivant d'autres, parmi lesquels Varron, le jour des nundines aurait commencé à être célébré après l'expulsion des rois<sup>1</sup>. Il ne serait peut-être pas difficile de combiner là aussi les diverses opinions, en tenant compte du développement de l'institution.

Tandis que les calendes, les nones et les ides dépendaient du mois, les nundines, au moins telles qu'elles étaient déjà célébrées de très bonne heure, étaient complètement indépendantes du mois et même de l'année, comme nos semaines et nos dimanches.

Seulement, on évitait soigneusement qu'elles tombassent sur les 1<sup>res</sup> calendes de l'année et sur les nones<sup>2</sup>. Après l'expulsion des rois, dit-on, le peuple romain célébrait avec la plus grande ardeur tous les jours de nones, parce qu'on pensait que Servius Tullius était né un de ces jours et qu'on en ignorait le mois. Aussi les magistrats, craignant que la multitude assemblée en un jour à la fois jour de nones et de nundines, ne fit quelque soulèvement pour rétablir la royauté, décidèrent-ils de séparer à jamais les deux jours. Dans ce but, ou pour empêcher les calendes de janvier de tomber sur une nundine, on ajoutait ou on retranchait un jour dans l'année. On changeait ainsi le nombre des jours d'un mois et même d'une année, mais on respectait l'ordre des nundines.

Dans les calendriers romains, la semaine de 8 jours, avec la nundine qui la terminait, était désignée par les 8 premières lettres de l'alphabet, appelées pour cette raison *lettres nundinales*, à peu près comme les 7 jours hebdomadaires sont indiqués dans nos calendriers par les initiales des noms de ces jours. Et

<sup>1</sup> Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332.

<sup>2</sup> *Ibid.*, ch. 13, p. 314. Ideler, II 62, 133, 137.

il en était pour les nundines comme il en est actuellement pour nos dimanches ; elles ne tombaient pas toutes les années sur les mêmes quantièmes mensuels et ces variations constituaient un certain cycle analogue à celui qui, pendant une période de 28 ans, régit le rapport de nos dimanches avec les quantièmes des mois<sup>1</sup>.

Les Etrusques, à qui les Romains devaient le nom des ides, avaient aussi des nones ; mais ils en avaient plusieurs dans chaque mois<sup>2</sup>. On en a conclu avec assez de probabilité, que les nundines venaient aussi des Etrusques, que primitive-ment elles étaient identiques aux nones et que la séparation se fit plus tard, peut-être après l'expulsion des rois : les nones restant purement mensuelles et étant réduites à l'unité pour chaque mois, les nundines, au contraire, étant indépendantes du mois et revenant rigoureusement tous les 9 jours. Ce serait un jour de nones qui aurait déterminé la 1<sup>re</sup> nundine et qui aurait ainsi présidé à l'organisation perpétuelle des nundines<sup>3</sup>. A l'origine, les nones se seraient donc confondues avec les nundines pour ne former qu'une seule institution, appelée probablement les nones ; puis, cette institution se serait bifurquée chez les Romains, en devenant, d'un côté, les nones, qui auraient conservé certains caractères de l'institution, mais n'auraient plus eu lieu qu'une fois par mois et auraient aussi perdu tout caractère religieux et, de l'autre, les nundines qui se seraient affranchies du mois et auraient hérité de la meilleure part des anciennes nones.

Les nundines étaient très soigneusement observées. *Nundinas quoque vestras nescire me fateor, de quibus observatio tam diligens, tam cauta, narratur*, dit l'égyptien Norus, dans le dialogue des Saturnalia<sup>4</sup>. Elles durèrent jusqu'à ce qu'un édit

<sup>1</sup> Ideler, II, p. 137. Noël, *Diction. latin-français*, 1833, p. 1001. Arago, *Astrom. popul.*, IV, p. 715.

<sup>2</sup> Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 15, p. 323 : apud Tuscos nonae plures habebantur : quod nono die regem suum salutabant et de propriis negotiis consulebant.

<sup>3</sup> Ideler, II, p. 137. Ruperti, II, p. 617.

<sup>4</sup> I, ch. 15, p. 321.

de Constantin les eût remplacées par nos dimanches<sup>1</sup>. Mais même alors elles ne disparurent pas complètement et l'on a trouvé un calendrier, probablement du 4<sup>me</sup> siècle<sup>2</sup>, qui indique à la fois les nundines et les dimanches. Les nundines ne disparurent que depuis un édit de Théodose, qui prescrivit la célébration absolue du dimanche<sup>3</sup>.

En résumé, l'institution des nundines paraît si remarquable qu'on ne saurait la comparer qu'à celle de la semaine et du sabbat chez les Chaldéens. Si, d'un côté, ceux-ci ont conservé en général le vrai nombre des jours de la semaine, le nom même du sabbat et le repos comme caractère fondamental du 7<sup>me</sup> jour hebdomadaire, en revanche, la semaine n'est point chez eux indépendante du mois, comme elle l'est chez les Romains, et chez ceux-ci le dernier jour de leur semaine de 8 jours a bien un caractère religieux.

Terminons par deux citations d'éminents spécialistes, intéressantes à plus d'un égard pour notre étude.

« L'observation des 4 phases lunaires, aussi ancienne que l'humanité, dit Mommsen<sup>4</sup>, a donné naissance au mois et à la semaine, incontestablement la plus ancienne division du temps déjà pour nos ancêtres les plus reculés, comme le prouvent le calendrier romain et même encore le calendrier actuel, dans lesquels la semaine est un élément hétérogène, en quelque sorte conservé seulement comme mémorial. Aussi longtemps que le calcul du temps fut déterminé par l'observation immédiate du disque tour à tour croissant ou diminuant, le quart de la lunaison, qui, comme on le comprend, devait se mesurer en jours entiers, devait alterner inégalement entre 7 et 8 jours,

<sup>1</sup> D'après Ideler, II, p. 138, il est dit de cet empereur, dans une inscription gravée sur la pierre : *Provisione etiam pietatis suae nundinas die Solis perpeti anno constituit.*

<sup>2</sup> Il a été publié dans la *Comment. de Bibliothecā Ceasareā Vindobonense*, lib. IV, p. 277, et dans le 8<sup>e</sup> volume du *Thesaurus* de Gravius (Ideler, II, p. 140.) — Constantin est le dernier empereur dont le jour de fête y soit signalé.

<sup>3</sup> *Codex Theodosianus*, l. II, tit. 8, d'après Ideler, II, p. 140.

<sup>4</sup> *Die römische Chronologie bis auf César*, 2. Aufl., Berlin, 1859, p. 228, au début du 3<sup>e</sup> Beilage : *die römische Woche und die dies fasti*.

puisque le mois synodique dure 29 jours, 12 h., 44' et le quart de la lunaison, environ 7 jours  $\frac{3}{8}$ . L'année lunaire de 354 jours se compose ainsi de 30 semaines de 7 jours et 18 semaines de 8 jours. Ainsi s'expliquent les différentes institutions de la semaine, soit qu'on puisse historiquement les rapprocher les unes des autres, soit qu'elles se soient développées simultanément sous l'influence des mêmes causes. Comme on le sait, l'Orient connaît depuis les plus anciens temps la semaine de 7 jours et, à ma connaissance, aucune trace de la semaine de 8 jours ne s'y est conservée. En Grèce, toute l'institution a complètement disparu avec la plupart de celles qui remontent à la plus haute antiquité, à moins toutefois qu'on ne reconnaisse dans la période de l'*octaétéride* une semaine d'années. Mais en Italie la semaine se présente de la manière la plus antique et la plus intéressante. La semaine latine est de 8 jours et elle porte en conséquence le nom du 9<sup>me</sup> jour (*nundinum*). Mais ici s'est pourtant conservée une trace de l'ancienne hésitation dans l'antique institution, puisque le nom de la jeune fille devait être donné le 8<sup>me</sup> jour après la naissance, et le nom du jeune garçon, le 9<sup>me</sup> : c'est-à-dire, dans le 1<sup>er</sup> cas, après une semaine de 7 jours, et dans le 2<sup>d</sup>, de 8 jours. »

Nous ne pourrions pas nous approprier tout ce que dit ainsi Mommsen. En particulier, l'institution de la semaine n'est pas pour nous fondée sur la seule observation des phases de la lune. Pour nous, dans les racines mêmes de l'institution, s'entre-croisent souvent l'influence d'une tradition primitive et celle de l'observation des phases lunaires, sans qu'on puisse toujours démêler ce qui tient à l'une ou à l'autre influence, cette observation, du reste, nous paraissant se rattacher elle-même à la tradition primitive<sup>1</sup>.

Mais l'appréciation que fait Mommsen de la semaine romaine, la manière dont il relie cette semaine de 8 jours, non moins que celle de 7, aux phases de la lune, l'hésitation dont il croit reconnaître des traces, entre ces deux semaines, le contraste qu'il signale entre les Grecs et les Romains, ces derniers étant

<sup>1</sup> Gen. I, 14. Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 146-149.

de beaucoup les plus conservateurs, tout cela nous paraît d'un haut intérêt.

Notre seconde citation sera tirée de Huschke<sup>1</sup>, qui a beaucoup étudié « la vieille année romaine et ses jours », et qui est loin d'être toujours d'accord avec Mommsen. Entre autres, il ne comprend pas comme lui la lutte qui aurait eu lieu, dans les premiers temps de l'Etat romain, entre la semaine de 7 jours et celle de 8, et le point de vue qu'il expose est très digne d'être signalé. S'appuyant sur un fragment d'un ancien calendrier sabin-romain, communiqué par de Rossi à Mommsen, calendrier qui est de l'époque des premiers empereurs et où se trouvent juxtaposées les deux semaines, celle de 7 jours avant celle de 8<sup>2</sup>, Huschke prétend que les Sabins avaient primitivement la semaine de 7 jours et que, devenus Romains, ils la conservèrent comme droit municipal. En faveur de cette opinion, il cite plusieurs traces qu'aurait laissées dans les coutumes romaines la semaine primitive des Sabins. Il signale en particulier cette même coutume de donner le nom de famille, au garçon 8 jours après sa naissance, à la fille 7 jours après, et il allègue à l'appui de son interprétation le fait que depuis l'enlèvement des Sabines, on comparait volontiers le rapport entre Romains et Sabins aux relations conjugales (p. 293).

Mommsen a expliqué la mention de la semaine de 7 jours dans ce calendrier d'abord par l'influence de la semaine orientale, puis par celle d'une superstition privée<sup>3</sup>.

Schrader, en 1874, ne se prononçait pas entre Mommsen et Huschke<sup>4</sup>; de même Lotz, en 1883<sup>5</sup>. Nous inclinerions pour l'opinion de Huschke<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Das alte römische Jahr und seine Tage*. Berlin, 1869.

<sup>2</sup> Mommsen, *Römische Chronologie*, p. 230, 313.

<sup>3</sup> *Römische Chronologie*, p. 313. Huschke, p. 294.

<sup>4</sup> *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 343. Note.

<sup>5</sup> *Quaestiones*, p. 15, note 1.

<sup>6</sup> Si, comme nous l'avons vu, les Etrusques avaient avec leurs nones, la semaine de 8 jours et une certaine solennisation du 8<sup>e</sup> jour, il vaudrait la peine de nous arrêter un moment sur une cosmogonie étrusque transmise par Suidas (*Lexicon graece et latine*, édit. Bernhardy, Halle, 1853, II, p. 1247. art. *Tυρρηνία χώρα...*). Mais nous ne pouvons le faire faute de

C. IMPORTANCE DU SEPTÉNAIRE CHEZ LES GRECS  
ET LES ROMAINS

Les Grecs, qui semblent avoir complètement perdu la division hebdomadaire des jours, ont eu toujours néanmoins un sentiment singulièrement vif de l'importance du nombre 7. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, ils ont été suivis par les Romains, vraisemblablement déjà préparés à les suivre dans cette voie.

Nous parlerons de l'importance du septénaire d'abord au point de vue religieux ou mythologique.

a) *Importance religieuse ou mythologique.*

Un mot pourrait la caractériser : le nombre 7 était celui d'Apollon, comme le dit expressément Ammonius d'Alexandrie<sup>1</sup>, dans un discours que lui attribue son disciple Plutarque<sup>2</sup>.

place. Disons seulement que l'authenticité pleine et entière de cette cosmogonie a été contestée par Heyne et Ottfried Müller, maintenue par Creuzer, Guigniaut, von Bohlen. Dans cette cosmogonie que nous serions aussi disposé à regarder comme antique, la semaine créatrice serait mieux marquée que dans la cosmogonie chaldéenne. Mais, en revanche, il n'y aurait pas une correspondance exacte entre la semaine créatrice des Etrusques et leur semaine sociale : l'une serait de 6 jours de divin travail, l'autre serait de 8 jours, le 8<sup>e</sup> étant particulièrement solennel.

<sup>1</sup> Il ne faut confondre cet Ammonius, philosophe péripatéticien qui enseigna à Athènes dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, ni avec Ammonius Saccas, qui était aussi d'Alexandrie et qui professa vers la fin du 2<sup>e</sup> siècle, ni avec Ammonius Hermiae, disciple de Proclus, qui enseigna également à Alexandrie et vécut jusqu'à la fin du 5<sup>e</sup> siècle. (Franck, *Dict. des sciences philos.*)

<sup>2</sup> *Oeuvres morales* : Traité sur la signification du mot *εἰ* gravé sur les portes du temple d'Apollon à Delphes, ch. 17 ; dans la traduction d'Amyot, Lyon, 1579, p. 450. Le passage mérite d'être transcrit en entier : « Tout un jour, dit Ammonius, ne suffirait pas à vouloir par paroles exprimer toutes les vertus et propriétés de la sacrée septaine d'Apollon. Et puis nous ferions que les sages combattraient contre la commune loy et contre toute l'antiquité, si déboutans le 7 de la prééminence, dont il est en possession, ils consacraient le 5 à Apollon. » Ammonius, dans son discours, d'abord réfute deux de ses amis soutenant que *εἰ* signifie ici 5 (*ε*, la 5<sup>e</sup>

Pour se rendre compte de tout ce qu'implique cette qualification, il faut pouvoir se représenter en quelque manière la grandeur et la signification du rôle joué en Grèce par le culte d'Apollon, et pour cela rien ne saurait remplacer la lecture du chapitre de la *Mythologie grecque* de Preller sur Apollon<sup>1</sup> et d'un autre chapitre non moins intéressant de l'*Histoire grecque*, d'Ernest Curtius<sup>2</sup>. Mais comment nous borner à ce simple renvoi?

Apollon est le dieu grec par excellence, tout d'abord par l'extension de son culte et par la multiplicité des racines helléniques qui l'ont produit et alimenté. Ce culte vient de Lycie aussi bien que de l'île de Crète et de la vallée thessalienne de Tempé. Délos et Delphes, sous ce rapport, ne figurent qu'au 2<sup>d</sup> rang. Apollon était le dieu des Ioniens, non moins que des Achéens, des Thébains et des Doriens : il était dit le père d'Ion et d'Achaeos, aussi bien que de Doros<sup>3</sup>. C'était le dieu d'Athènes et de Sparte, et si cette dernière cité exerça d'abord la plus grande influence sur l'oracle de Delphes, plus tard, depuis Solon, ce fut la première. Les Ioniens et les Doriens trouvèrent le culte d'Apollon déjà établi chez les peuplades pélasgiques, et elles étaient de leur race. Tous les cultes helléniques d'Apollon se greffèrent les uns sur les autres ou se tendirent fraternellement la main pour former une seule unité.

lettre de l'alphabet grec, était appelée ει, et ε signifie 5), puis expose comment ει devait être interprété dans le sens de ει, c'est-à-dire *tu es*. Le même philosophe rapproche cette inscription, ainsi interprétée, de cette autre si célèbre, également du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, l'une étant une « parole d'admiration et d'adoration envers Dieu, comme estant éternel et toujours en estre, » l'autre, « un avertissement et un recours à l'homme mortel de l'imbécillité et débilité de sa nature; » et cette belle interprétation est aussi celle de Curtius (*Histoire grecque*, trad. II, p. 68).

<sup>1</sup> *Griech. Mythologie*, 4. Aufl., 1. Bd., 1. Hälfte, Berlin, 1887, p. 230-295. Quand nous citerons l'édition précédente, nous l'indiquerons.

<sup>2</sup> Le chap. (Trad., II, p. 3-118) est intitulé : l'*Unité grecque*, et s'occupe surtout de l'Oracle de Delphes. Il y est parlé successivement de ses rapports avec l'éducation, la prospérité nationale, la science, l'art et la politique. (Voir aussi Victor Duruy, *Histoire des Grecs*, nouv. éd., t. I, 1887, p. 197., 722.)

<sup>3</sup> Curtius, trad., I, p. 108, 129.

Parmi les facteurs principaux de la nationalité grecque, on peut signaler en première ligne les poèmes homériques, se rapportant aux « grandes expéditions militaires des Eoliens et des Achéens, mais tissus en une seule trame par l'art des aèdes ioniens<sup>1</sup> », et en seconde ligne le culte d'Apollon tel qu'il fut compris et propagé par le génie si éminemment conservateur et organisateur des Doriens<sup>2</sup>, devenant en quelque sorte, comme on l'a souvent dit, une véritable religion : la religion apollinienne<sup>3</sup>.

L'oracle de Delphes, centre de la plus importante des amphycitionnies grecques, exerça pendant longtemps la plus grande influence sur le développement des Etats helléniques, leurs rapports internationaux et leurs colonies. « Toutes les races helléniques, dit Curtius<sup>4</sup>, étaient animées d'une double tendance : d'un côté, le désir de pousser toujours plus avant, de bâtir des villes, de fonder des Etats, de s'organiser et de s'établir de plus en plus en colonies nombreuses ; de l'autre, le besoin de resserrer leur unité nationale et de se sentir un seul et même peuple en face de l'étranger. Or, par suite du morcellement croissant de la nation, cette dernière tendance n'avait d'autre foyer que le sanctuaire commun de l'Apollon Pythien. C'est dans ses maximes seulement que le sentiment national, qui devait se développer et s'affirmer à chaque progrès de la civilisation, trouvait son expression vraie. A Delphes, Doriens et Ioniens, Spartiates et Athéniens, Corinthiens et Thébains se trouvaient tous Hellènes. L'*omphalos*... désignait le sanctuaire pythique comme étant le centre de l'Hellade. »

Mais si telles étaient en Grèce la diffusion et l'influence du culte d'Apollon, l'idée de ce dieu n'était ni moins noble ni moins pure. C'est le dieu de la lumière<sup>5</sup>, au triple sens physique, in-

<sup>1</sup> Curtius, trad., II, p. 97.

<sup>2</sup> Ibid., p. 99.

<sup>3</sup> Preller, I, p. 247. Curtius, trad., I, p. 69, 98, etc.

<sup>4</sup> Trad., II, p. 24.

<sup>5</sup> C'est ce que prouverait déjà l'épithète de Lycien (*Λύκειος*), donnée à Apollon et d'où venait le nom de Lycie (*Λυκία*). Le premier nom des habitants du pays était celui de Termiles. D'après la nouvelle école, *Λύκειος* ne viendrait pas de *λύκος*, loup, un des animaux consacrés à Apollon,

tellectuel et moral. C'est le dieu de l'éternelle jeunesse, à la fois forte, intelligente et gracieuse. C'est le dieu de la civilisation : dès qu'il apparaît, les cités se fondent et les routes s'ouvrent. C'est le dieu des beaux-arts, de la sagesse et des sciences, aussi préside-t-il au chœur des Neuf Muses<sup>1</sup>. C'est un dieu qui révèle, mais pour le bien. Nul n'est plus soumis à Jupiter, il n'est que son prophète<sup>2</sup>, mais il est à ses côtés, comme Athénè<sup>3</sup>. C'est un dieu pur, comme l'indique son beau nom de Phébus<sup>4</sup>; et s'il sait punir le coupable, il est avant tout un dieu secourable<sup>5</sup>, un dieu qui guérit le corps et mais d'un ancien mot grec périmé *λύξ* analogue au *lux* latin. « C'est en Lycie, dit Curtius (trad. I, p. 95) que Latone trouva pour la première fois un accueil hospitalier; dans le voisinage de Patara s'éleva le premier temple d'Apollon, le dieu de la lumière ou Lykios, et peu à peu les habitants du pays s'identifièrent si bien avec le culte du dieu que les Grecs, sur les rivages desquels ils abordaient, les appelaient, comme lui, Lyciens » — « Les noms *Λύκιος*, *Λυκηγενής*, dit Preller (Gr. Myth., 3. A., I, p. 202), peuvent avoir signifié primitivement le dieu de la lumière (*λύξ lux*; *λύξ*, d'où *λύκη*, la première aurore, ordinairement *λυκόφως*.) »

<sup>1</sup> Apollon *Μουσαγέτης* ou *Μουσηγέτας*.

<sup>2</sup> Curtius, trad., I, p. 97, 171; II, p. 15, 29. Preller, I, p. 278.

<sup>3</sup> Preller, I, p. 278.

<sup>4</sup> « Le vieux nom de Phœbus Apollon est une éloquente expression de la lumineuse pureté du caractère du dieu. Déjà Homère se sert ordinai-rement des deux noms réunis, bien qu'il ne soit pas rare de les trouver chez lui séparés. *Φοῖβος* désigne la nature rayonnante de la lumière, spé-cialement de celle du soleil, mais il désigne aussi la sainteté (*άγνότης*) du dieu. » (Preller, I, p. 231.) — « Phœbus, c'est-à-dire pur et net ; car ainsi appeloient les anciens ce qui est saint et monde sans macule, comme encore jusques au jourd'hui les Thessaliens à certains jours malencon-treux, que leurs prêtres se tiennent à part dehors des temples à l'escart, disent qu'ils *Phœbonomisent*, c'est-à-dire qu'ils se purifient. » (Plutarque, *Oeuv. moral.*, trad. d'Amyot, p. 451.)

<sup>5</sup> Avant tout Apollon Pythien (*Πύθιος*), épithète donnée au dieu après sa victoire sur le serpent Python, monstre hideux qui dévastait les campagnes et tuait troupeaux et hommes. Aussi Apollon *ἀλεξικακος*, c'est-à-dire qui repousse et écarte les maux. D'après plusieurs nouveaux étymologistes, le nom même d'Apollon (*Ἀπόλλων*) ne signifierait pas le destructeur, le vengeur (proprement, *Ἀπολλύων* de *ἀπολλύμι*), ainsi que le pensaient d'ordinaire les anciens ; mais il viendrait d'un vieux mot grec *ἀπέλλω*, équivalent à *ἀπείργω*, éloigner, détourner. On disait chez les an-ciens Doriens et ailleurs *Ἀπέλλων*, en Thessalie *Ἀπλοῦν*. Chez les anciens

l'âme<sup>1</sup>, et c'est surtout lui qui préside aux expiations : il est miséricordieux, même pour le meurtrier qui l'invoque à son aide et se soumet à sa discipline<sup>2</sup>.

« Apollon, dit Preller<sup>3</sup>, est le dieu de la lumière, né dans la lumière et habitant la lumière, et sous ce rapport il est la forme la plus élevée dans la religion grecque... Il a surtout du rapport avec Jupiter, qui, lui aussi, est un dieu de lumière, et avec Athénè. Seulement ces deux divinités représentent plutôt la puissance de l'éther et elles embrassent, surtout Jupiter, les actions atmosphériques étroitement liées avec le sol ; Jupiter est ainsi beaucoup plus en contact avec la nature terrestre et sensible. Le caractère d'Apollon, au contraire, surtout de l'Apollon Pythien, demeure toujours haut élevé, sérieux et digne, même dans son amour et dans sa haine. »

Curtius ne s'exprime pas d'une manière moins favorable. « L'Apollon de Delphes, dit-il (I, p. 69 ; II, p. 31), est comme le couronnement du polythéisme hellénique qu'il a transfiguré et porté à la perfection dont il était susceptible. Il a été, par la bouche de ses prêtres, l'éducateur et le gardien de ce qu'on peut appeler la fleur du sentiment moral commun à tous les

Romains, le nom ordinaire était *Apellon*, etc. Voir Preller, 3<sup>e</sup> éd., I, p. 189. La 4<sup>e</sup> édition (p. 232), revue par Carl Robert, tandis que la 3<sup>e</sup> l'avait été par E. Plew, est moins favorable que celle-ci à cette 2<sup>e</sup> dérivation du nom d'Apollon, connue aussi des anciens, mais sans se prononcer catégoriquement. Il ne serait donc pas superflu d'examiner sérieusement une hypothèse de Creuzer (Trad., t. II, 1<sup>re</sup> partie, p. 131), qui trouve un argument favorable à l'origine orientale d'Apollon « dans le nom même de ce dieu, dont les Grecs ont si diversement et si vainement cherché la raison dans leur propre langue. » Selon lui, « la forme crétoise *Abelios* pour *Hēlios* montre tout ensemble son identité première avec le soleil et sa racine asiatique, qui, pour les deux mots, doit être *Bel* ou *Hel*, appellation du soleil ou du dieu qui préside à cet astre, dans les langues sémitiques. »

<sup>1</sup> Esculape était dit fils d'Apollon. Apollon lui-même, d'abord distinct de Péon (Πατήων), le médecin des dieux chez Homère (Il. V, v. 401, 899 ; Od., IV, v. 231), avait fini par s'appeler aussi Πατήων ou Πατών, qui signifie proprement médecin. Il était aussi célébré à Milet et à Délos comme οὐλιος, c'est-à-dire ὑγιαστικὸς καὶ παιωνικός. (Voir Preller, I, p. 277.)

<sup>2</sup> Apollon σωτήρ et καθάρσιος. (Voir Preller, I, p. 286-289.)

<sup>3</sup> 3<sup>e</sup> éd. I, p. 188.

Hellènes. Ce peuple, dans la conception d'un culte spiritualiste, n'est pas allé plus loin. »

Ailleurs, Curtius clôt son paragraphe sur l'Oracle de Delphes et la science, en rattachant à la science delphique non seulement les royaumes de la Crète et de Sparte, mais encore la Sparte idéale, imaginée et fondée par l'école pythagoricienne, comme une libre association toute remplie de l'amour de la vertu et formant le plus harmonieux ensemble.

Preller enfin (I, p. 231), caractérise les effets de la religion apollinienne comme étant la prophétie, la guérison et la purification, c'est-à-dire plus clairement pour nous, la révélation, la sanctification et l'expiation.

Ici donc, comme ailleurs, ne semble-t-il pas que le génie grec ait été providentiellement chargé de préparer et d'embellir les vases les plus dignes de recevoir le divin parfum de l'Evangile ? N'est-ce pas l'Evangile qui par ses réalités présentes ou futures, devait un jour remplir la forme idéale imaginée par l'hellénisme ? Les belles imaginations de celui-ci n'étaient-elles pas, en fin de compte, de sublimes aspirations et de vrais pressentiments ?

Indiquons maintenant quelques faits légendaires ou parfaitement réels, fort divers de nature et de portée, qui concourent tous à prouver que le nombre 7 était bien le chiffre d'Apollon. Peut-être nous fourniront-ils aussi les moyens de faire entrevoir un certain rapport entre l'importance apollinienne du septénaire et quelque antique cosmogonie.

1<sup>o</sup> Il est parlé dans Od. XII, v. 129, des troupeaux d'Apollon qui paissaient dans l'île de Trinacrie, « l'île chérie du dieu du jour » et se composaient de 7 troupeaux de génisses et de 7 troupeaux de brebis, chacun comptant 50 têtes. Ne connaissant ni la mort ni la reproduction, ils étaient gardés par deux nymphes, filles d'Apollon. Circé avait averti Ulysse que si lui et ses compagnons ne respectaient point ces troupeaux, ils s'exposeraient à de terribles châtiments. Mais les compagnons du héros ne se conformèrent pas, pendant son sommeil, à cet avertissement ; aussi, une épouvantable tempête se déchaîna-t-elle sur

le vaisseau et Ulysse, seul survivant du naufrage, fut porté par les flots dans l'île de Calypso.

2<sup>o</sup> Selon la tradition la plus répandue chez les Grecs, Apollon était né à Délos le 7 Thargélion, mois qui correspondait à peu près au mois de mai<sup>1</sup>. Diane, sœur jumelle d'Apollon, était née la veille. Aussi célébrait-on à Délos, dans les Délies, le 6 la naissance de Diane et le 7 celle d'Apollon<sup>2</sup>. Le 7 du même mois était également solennisé en l'honneur de la naissance du dieu à Athènes, lors de la fête des Thargélies, et dans la plupart des colonies ionniennes<sup>3</sup>. Il l'était aussi en Béotie pendant les Daphnéphories et dans la vallée de Tempé<sup>4</sup>.

A Delphes, le 7 Busios, on célébrait en même temps la naissance d'Apollon, la fondation de l'Oracle et la victoire sur Python, qui avait immédiatement précédé cette fondation<sup>5</sup>. Le mois delphique de Busios qui était, comme le mois attique de Thargélion, un mois de printemps<sup>6</sup>, correspondait d'après Wachsmuth<sup>7</sup> au mois attique de Munychion et par conséquent, selon Alexandre, au mois d'avril.

Peu nous importe, d'ailleurs, la question du mois. Ce qui importe, c'est le quantième du mois. Or, la naissance d'Apollon était célébrée à Delphes comme à Délos un 7<sup>me</sup> jour mensuel.

Le fait que, selon la tradition, Apollon était né un pareil jour contribua évidemment à faire attribuer toujours plus à ce dieu le septenaire, puisque, comme le dit Hésiode<sup>8</sup> et comme nous le reverrons, chaque 7<sup>me</sup> jour mensuel était consacré à Apollon à cause de la date de sa naissance. Cependant la nature légendaire de cette date conduit à penser que ce n'est pas la légende qui a réellement produit la consécration de tous les 7<sup>mes</sup> jours mensuels à Apollon, mais que c'est bien plutôt le caractère apollinien du septenaire qui a déterminé la date assignée

<sup>1</sup> D'après Preller, I, p. 261 et le dictionnaire d'Alexandre.

<sup>2</sup> Preller, I, p. 302.

<sup>3</sup> Ibid., p. 261.

<sup>4</sup> Wachsmuth, *Hellen. Alterth.*, II, p. 607, 501.

<sup>5</sup> Preller, I, p. 241.

<sup>6</sup> Ibid., p. 265.

<sup>7</sup> II, p. 785.

<sup>8</sup> Voir plus haut, p. 533.

par la légende. En fait, déjà dans Homère, nous avons signalé le caractère apollinien du septenaire, bien qu'il ne mentionne pas la date de la naissance d'Apollon<sup>1</sup>.

Ce qui, au point de vue qui nous préoccupe, semble donner assez d'importance à cette date, c'est la signification cosmogonique de toute la légende. Jupiter, c'est-à-dire le dieu suprême, est le père d'Apollon et de Diane. Or, ces deux divinités représentent le soleil et la lune ; et quant à Latone, la mère, on peut y voir le chaos primitif et les puissances inhérentes à la nature.

Latone était une déesse fort honorée parmi les populations helléniques et surtout en Lycie. Elle est considérée quelquefois comme l'épouse de Jupiter et comme lui étant très chère<sup>2</sup>. Elle était fille du Titan Cœüs (*Koῖος*) et de son épouse Phœbé<sup>3</sup>. Les anciens faisaient venir son nom de λαθεῖν (*λαυθάνω*), et cette étymologie a été adoptée par Welcker, Preller<sup>4</sup> et par le Dictionnaire homérique de Theil et Hallez d'Arros. (Paris, 1841.) « D'après l'ensemble de la légende de la naissance d'Apollon et d'Artémis, dit Preller<sup>5</sup>, la signification de Latone est celle de la nuit, d'où la lumière est née. Aussi Latone est-elle dite νυκτόπεπλος, c'est-à-dire au sombre voile. Fécondée par le dieu du ciel, elle enfante le dieu rayonnant de la lumière après un long voyage circulaire (autour de la mer Egée) et de grandes angoisses. »

Latone est aidée dans son dououreux travail par la déesse des accouchements, *Eileithya* ou *Ilythia*, dont le nom semble appartenir surtout à une très ancienne phase mythologique. Selon

<sup>1</sup> Selon Curtius, trad., II, p. 103, « le poète des Travaux et jours appartient à un temps où s'affaiblissait beaucoup l'accent de l'ancienne épopée, bien qu'il en ait conservé beaucoup de particularités dans la langue. Il faut donc reporter les plus anciennes œuvres de l'école hésiodique vers l'an 800, c'est-à-dire environ un siècle après l'épanouissement de l'épopée homérique. »

<sup>2</sup> Preller, I, p. 233. Horace, Ode I, v. 21 : *Latonamque supremo dilectam penitus Jovi.*

<sup>3</sup> Preller, I, p. 47.

<sup>4</sup> Ibid., p. 233.

<sup>5</sup> 3. Aufl., I, p. 191.

Creuzer<sup>1</sup>, cette divinité a été d'abord « la nuit primitive de laquelle naissent toutes choses, mais d'abord l'Amour, comme l'avaient chanté Parménide, Hésio de et d'autres sages, après l'antique Olen<sup>2</sup>. » Creuzer dit plus loin (p. 100) : « Ainsi dans la tradition comme dans son esprit et son caractère propre, le culte d'Ephèse paraît avoir la priorité sur celui de Délos, quoiqu'au fond ils se réunissent dans l'adoration d'un seul et même être cosmogonique. Ici une mère nouvelle, avec ses deux enfants divins, s'empare des hommages populaires, tandis qu'Ephèse demeure fidèle à l'antique divinité de la nature. Quel qu'ait pu être son nom primitif, il fut métamorphosé par les Hellènes ioniens qui lui donnèrent un sens dans leur propre langue. Ils appellèrent la déesse *Eleutho* ou *Illythyia*, c'est-à-dire celle qui vient... Mais la véritable étymologie du mot doit être demandée aux idiomes orientaux : il se rattache probablement aux noms de *Mylitta* et d'*Alilat*<sup>3</sup> et l'on y découvre les notions de nuit et d'enfantement qui conviennent l'une et l'autre à *Ilithyia*, surtout la 2<sup>de</sup>. »

La présence de l'antique Eileithya et le rôle qu'elle joue lors de la naissance d'Apollon et de Diane, de même que le personnage plus récent de Latone elle-même, ne semblent-ils pas constater l'élément cosmogonique de la légende de Délos ?

<sup>1</sup> *Relig. de l'antig.*, trad., t. II, 1<sup>re</sup> partie, p. 99.

<sup>2</sup> « *Olen* est un chantre sacré des temps primitifs, antérieur... à Orphée même : venu à la tête d'une colonie sacerdotale de la Lycie à Délos, il y transporta le culte d'Apollon et d'Artémise avec l'histoire de son origine, contenue dans des hymnes qu'on avait coutume de chanter aux fêtes de ces deux divinités.... Ilithyia était la déesse de sa prédilection. Selon lui, elle fut la mère d'Eros ou de l'Amour. Ilithyia fut la génératrice première, comme l'appelle un des hymnes homériques. Olen lui donnait encore le surnom de la *bonne Fileuse*, la faisait plus ancienne que Cronos et l'identifiait avec la déesse de la destinée. » (Creuzer, ibid., p. 96.)

<sup>3</sup> Ne pourrait-on pas encore rapprocher les noms de *Mylitta* et *Alilat*, *Eileithya* ou *Ilithyia*, de celui d'*Enlillal*, qui, selon Ledrain, aurait été, d'après les monuments de Tello, le nom du Dieu suprême des Sumériens ou Accadiens, « le seul probablement qui fût connu à l'origine ? » Enlillal aurait eu postérieurement pour épouse *Hinlillal* ou *Dimeris*, « plus tard l'Istar des Assyriens et l'Astarté des Phéniciens. » (Voir l'article si curieux de Ledrain sur la « première conception des dieux d'après la collection Sarzec, » *Revue bleue*, sept. 1887, p. 387.)

3<sup>o</sup> D'après l'ode de Callimaque à Délos, de saints cygnes, lors de la naissance d'Apollon, vinrent sur les bords de l'île et en firent sept fois le tour. Le cygne était un des animaux consacrés à ce dieu<sup>1</sup>.

4<sup>o</sup> On croyait à Delphes que l'oracle y avait été fondé le 7 Busios, immédiatement après la victoire d'Apollon sur Python; aussi l'oracle avait-il été appelé Πυθώ. C'était du moins une des manières d'expliquer ce mot<sup>2</sup>.

5<sup>o</sup> Pendant plusieurs siècles, l'oracle de Delphes ne fut interrogé que le 7 Busios. « Il n'y a pas longtemps, dit Plutarque<sup>3</sup>, que l'on a permis de venir à l'oracle quand on voudroit en chaque mois, mais auparavant la religieuse d'Apollon ne rendoit ses responses et n'ouvroit l'oracle qu'une seule fois en toute l'année, ainsi comme Callisthènes et Anaxandrides ont laissé par escript. » C'est même pour cette raison que Plutarque fait dériver le nom du mois Βύσιος d'un mot grec πύσιος, qui aurait signifié « interrogatoire » : « pour ce qu'en ce mois on demande et enquiert beaucoup de choses. » — « Les réponses delphiques, dit Curtius<sup>4</sup>, étaient des sentences en vers, prononcées par la Pythie, d'abord une seule fois par an, au printemps, c'est-à-dire quand Apollon revenait à Delphes, puis chaque mois à une date fixe, le jour où le dieu donnait en quelque sorte audience. »

6<sup>o</sup> A Sparte comme à Athènes et en général dans toutes les populations grecques, le 7<sup>me</sup> jour de chaque mois était consacré à Apollon. Hésiode déjà parle de cette consécration, comme nous l'avons indiqué (p. 534). Il est dit dans Hérodote (VI, c. 57) : « Chaque nouvelle lune et le 7<sup>me</sup> de chaque mois, l'Etat fournit aux rois de Sparte une victime parfaite pour être sacrifiée dans le temple d'Apollon. » Philon rapporte au sujet du 4<sup>me</sup> commandement que « certaines villes (ἐνιαὶ μὲν τῶν πόλεων) célé- »

<sup>1</sup> Preller, I, p. 238, 292.

<sup>2</sup> Ibid., p. 241.

<sup>3</sup> *Oeuv. Morales*, trad. d'Amyot, p. 600. Le savant Plutarque, né vers le milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère à Chéronée en Béotie, avait étudié à Delphes sous Ammonius; il passa la plus grande partie de sa vie à Chéronée, où il fut prêtre d'Apollon.

<sup>4</sup> Trad., II, p. 101.

brent une fois par mois un 7<sup>me</sup> jour, à savoir le 7<sup>me</sup> jour à partir de la nouménie<sup>1</sup>. » Nous avons déjà vu qu'à Delphes le 7 Busios (avril) était particulièrement solennisé en l'honneur d'Apollon et à Délos, à Athènes, en Thessalie, en Béotie, le 7 Thargélion (mai). On peut ajouter: le 7 Karneios (août), à Sparte, à l'occasion des fêtes carnéennes qui duraient du 7 au 15<sup>2</sup> et le 7 Boédromion, à Athènes, lors de la fête des Pyanepsies<sup>3</sup>. Il y aurait encore, sans doute, d'autres dates à signaler si l'on avait des renseignements plus précis sur les autres fêtes d'Apollon.

7<sup>o</sup> Trois épithètes d'Apollon se rapportent au chiffre 7. Et d'abord *έβδομαγενής*, qui est né au 7<sup>me</sup> jour<sup>4</sup>. En 2<sup>d</sup> lieu, *έβδομειος* c'est-à-dire ici dont la fête revient au 7<sup>me</sup> jour du mois. Apollon était aussi appelé *έωιος*, comme présidant à l'aurore et *νουμήνιος*, comme présidant au 1<sup>er</sup> jour du mois<sup>5</sup>. Enfin, *έβδομαγέτης*, de *έβδομας* et de *ἄγω* ou peut-être *ήγεομαι*. Cette épithète a du rapport avec celle déjà signalée de *Μουσαγέτης*. Selon Pape, Apollon était ainsi appelé parce qu'on lui offrait un sacrifice le 7<sup>me</sup> jour du mois ou, comme le pense Lobeck, parce que dans les fêtes du dieu la procession était conduite par 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles. C'est dans Eschyle qu'Apollon est appelé *ο σεμνὸς έβδομαγέτας ἄναξ* et cette expression nous semble devoir être traduite par: l'auguste chef qui préside au septénaire, en tant qu'il agit selon le septénaire ou proprement y préside<sup>6</sup>.

8<sup>o</sup> La lyre d'Apollon. La lyre était, comme on le sait, un des

<sup>1</sup> De decem oraculis, éd. Mangey, II, p. 197. L'éditeur cite en note ces mots d'Eustathe à propos d'un passage de l'Odyssée : « Toute nouménie était consacrée à Apollon, comme le 7<sup>e</sup> jour suivant, en tant que commémorant la naissance d'Apollon. » — De même le scoliaste du Plutus d'Aristophane, à l'occasion du v. 1127, mais en mentionnant encore la lyre d'Apollon, comme heptacorde.

<sup>2</sup> Preller, I, p. 25.

<sup>3</sup> Ibid., p. 262.

<sup>4</sup> Plut., Symp., 8. 1, 2.

<sup>5</sup> Preller, I, p. 247. Diction. de Pape : « *έβδομειος* : *Beiname des Apollo. Insc. I, p. 463.* »

<sup>6</sup> Les 7 chefs devant Thèbes, v. 748 ou 782 : « Nous avions armé nos portes de vaillants guerriers dignes de les défendre, dit au chœur un envoyé. Aux 6 premières, nous sommes vainqueurs; mais Apollon, l'auguste chef qui préside au septénaire, s'était réservé le septénaire pour punir

insignes du dieu. Or l'ancienne lyre était l'heptacorde<sup>1</sup>. C'était la lyre d'Amphion et celle de Terpandre à Sparte, où elle reçut une sanction légale<sup>2</sup>.

9<sup>o</sup> Les sept sages de la Grèce. Ce qui nous décide à les alléguer ici, ce sont les lignes suivantes de Curtius<sup>3</sup> : « L'oracle groupait autour de lui une sorte d'aristocratie intellectuelle ; même il s'attribuait le droit de choisir entre tous les plus sages. Le cénacle des sept sages est pour nous un témoignage tout particulier de cette sélection remarquable. C'étaient des Hellènes d'origine très diverse ; non des chercheurs spéculatifs, mais des hommes doués d'un coup d'œil sûr dans la vie pratique, pourvus de saines maximes en religion, en politique, en morale, habiles enfin à condenser leurs connaissances en sentences concises. Ils appartenaient au temps où se développa la sagesse gnomique, 600 ans avant Jésus-Christ. Bien qu'ils ne constituassent pas un collège fermé, dont les membres auraient été choisis à Delphes, on ne peut contester leurs relations avec l'oracle. Ils sont sept et le nombre 7 est consacré à Apollon ; leur sagesse est toute delphique et le prix de cette sagesse est un trépied apollinien qui, selon la légende, passe de l'un à l'autre. Personne ne veut accepter le trépied, tous déclarent qu'il revient à Apollon, le seul vrai sage. Leurs sentences étaient inscrites dans le vestibule du temple de Delphes. Parmi les sept sages, il en est un qui dépasse beaucoup le domaine

sur la race d'Oedipe l'antique forfait de Laïus. » (...Καλῶς δὲ χει τὰ πλεῖστα  
ἐν τοῖς πυλάρισσι· Ταῦτα δὲ βδόματα οἱ σεμνός Εὐβδομαχίτης Ἀναξ Ἀπόλλων ἔιλετ, ...) —

— Que s'était-il passé devant la 7<sup>e</sup> porte de Thèbes ? Attaquée par Polynice, elle était défendue par Etéocle, et les deux frères s'étaient entretués. Ils avaient ainsi accompli, sans le savoir, la volonté du dieu qui voulait punir le crime de Laïus sur ses petits-enfants et qui, faisant tomber le terrible châtiment devant la 7<sup>e</sup> des portes de Thèbes, l'avait en quelque sorte marqué de son chiffre.

<sup>1</sup> Zeller, *Philos. der Griechen*, I, p. 373. — Voir aussi la note 1 de notre page précédente.

<sup>2</sup> Curtius, trad., II, p. 106, 252. Suivant Barthélemy (*Voyage du jeune Anacharsis*, III, p. 225), l'heptacorde se composait de deux tétracordes disposés de telle sorte que la corde la plus haute du premier se confondait avec la corde la plus basse du second.

<sup>3</sup> Trad., II, p. 88.

de la morale apollinienne : c'est le père de la spéculation grecque, Thalès, de Milet, à qui s'arrêta, selon la légende, le trépied. L'esprit hellénique se révèle en lui, pour la première fois, comme un esprit vraiment philosophique, cherchant les causes premières. »

b) *Importance cosmologique ou philosophique.*

Ce que nous désignons ainsi a été formulé fortement, bien qu'avec réserve, par Cicéron, lorsque dans le *Songe de Scipion*<sup>1</sup>, il a dit du nombre 7 qu'il « est le nœud de presque toutes les choses<sup>2</sup>. » Il y a du reste une union assez intime entre l'importance cosmologique du septénaire et son importance mythologique, car ceux qui voyaient dans Apollon le dieu de la révélation, de la science et de l'art, devaient être naturellement portés à envisager son chiffre comme étant aussi celui de l'univers, en quelque sorte sa clef. L'union des deux points de vue ressort avec éclat si l'on considère les trois hommes qui semblent avoir le plus contribué au développement de l'importance cosmologique du septénaire : Solon, Pythagore et Hippocrate. Et d'abord ces trois nobles génies relèvent à un haut degré de la religion apollinienne. Solon (640-559 av. J.-C.) était un des sept sages et ce fut surtout sous son influence que les Athéniens prirent le parti de Delphes dans la 1<sup>re</sup> guerre sacrée et assurèrent désormais à l'oracle la protection spéciale d'Athènes<sup>3</sup>. Pythagore, qui vécut dans le 5<sup>me</sup> siècle<sup>4</sup>, était dit parfois un favori, même un fils d'Apollon et, selon une autre légende, il avait reçu sa doctrine d'une prêtresse de Delphes<sup>5</sup>. Hippocrate, né en 460 et proclamé encore maintenant le plus grand des médecins, était de l'île de Cos, qui renfermait un temple

<sup>1</sup> Fragment conservé du 6<sup>e</sup> livre du *De républîcâ*.

<sup>2</sup> *Qui numerus rerum omnium fere nodus est.* Au lieu de *nodus*, on lit quelquefois *modus*. Les deux mots vont bien, mais *nodus* doit être authentique : c'est le mot employé par Macrobe et celui que reconnaît Janus dans sa savante édition de cet auteur : t. I, 1848, p. 44, 7.

<sup>3</sup> Curtius, trad., I. p. 315, 401.

<sup>4</sup> Zeller, *Philos. der Griechen*, 1. Th., 3. Aufl., p. 254. Selon Curtius (trad. II, p. 173), Pythagore serait né en 570.

<sup>5</sup> Zeller, p. 265, 267.

fameux d'Esculape et était consacrée elle-même à ce fils d'Apollon. Le serment qu'Hippocrate réclamait de ses disciples débutait ainsi : « Je jure par Apollon, par Esculape, par Hygée et les autres dieux et déesses de la médecine<sup>1</sup>. »

D'autre part, Solon est l'auteur de cette célèbre poésie sur la vie humaine, que nous avons déjà indiquée (p. 535). Elle a été souvent citée par les partisans du septénaire, en particulier par Philon et par Clément d'Alexandrie, qui nous l'a textuellement conservée. D'après elle la vie humaine, censée terminée à 70 ans, se compose de 10 phases comptant chacune 7 années.

Un des caractères les plus saillants de la doctrine pythagoricienne est l'importance donnée aux chiffres, considérés comme constituant en quelque sorte l'essence des choses, surtout aux 10 premiers et en particulier au chiffre 7<sup>2</sup>.

Hippocrate, enfin, a laissé une division de la vie humaine, non moins connue que celle de Solon et également citée par Philon<sup>3</sup>. On y compte 7 phases : 1<sup>o</sup> le bas âge (*infans*), durant jusqu'à la 7<sup>e</sup> année ; 2<sup>o</sup> l'enfance proprement dite (*puer*), durant jusqu'à 14 ans ; 3<sup>o</sup> l'adolescence (*adolescens*), s'étendant jusqu'à 21 ans ; 4<sup>o</sup> la jeunesse (*juvenis*) allant jusqu'à la 28<sup>e</sup> année ; 5<sup>o</sup> l'âge mûr (*vir*), allant jusqu'à 49 ans ; 6<sup>o</sup> la vieillesse (*senex*), s'étendant jusqu'à 56 ans ; 7<sup>o</sup> la décrépitude (*decrepitus*). Les 4 premières phases et la 6<sup>e</sup> renferment chacune 7 années ; la 5<sup>e</sup>, 21.

Hippocrate fournit plusieurs autres arguments aux avocats du septénaire, mais nous ne rappellerons que sa fameuse théorie des *jours critiques*. Suivant l'illustre médecin, « la crise est la fin de l'évolution morbide. Souvent elle se fait à des époques déterminées ; il y a pour cela des jours de prédilection, appelés « jours critiques, » dont on peut se faire à l'avance une idée par l'examen attentif des phénomènes qui se passent à certains jours antérieurs, nommés *jours indicateurs*. Et Hippocrate, obéissant sans doute à la doctrine pythagoricienne des nombres, pose déjà la loi des septénaires et des demi-septénaires. Mais

<sup>1</sup> *Biographie universelle*, t. XX, p. 405, 409.

<sup>2</sup> Zeller, 1. Th., p. 331-421 ; 3. Th., p. 79.

<sup>3</sup> *De opif. mundi*, éd. Mangey, l. I, p. 25.

il le fait avec réserve, et enseigne qu'une crise peut avoir lieu la veille ou le lendemain<sup>1</sup>.... »

Parmi les auteurs païens ou Juifs qui ont écrit avec distinction sur l'importance cosmologique du septénaire, on peut citer le prince de l'érudition romaine, Varron (116-25 avant Christ), qui du reste avait étudié à Athènes ; le Juif alexandrin Philon, né très probablement 30 ans avant Christ, mort l'an 40 de l'ère chrétienne, et Macrobe, philosophe platonicien et grammairien latin du commencement du cinquième siècle<sup>2</sup>. Varron, à cause de son ouvrage intitulé *Hebdomades* (c'est-à-dire les heptades ou septenaires) *vel de Imaginibus*, qui nous est surtout connu par le résumé que donne de son premier livre Aulu-Gelle<sup>3</sup>, livre qui passait en revue les « nombreuses et diverses vertus

<sup>1</sup> A. Chauffard, *Des crises dans les maladies*, Paris, 1886, p. 3. La théorie hippocratique des crises a été reprise, modifiée et exagérée par Galien, né 131 ans ap. C., et il l'a « fait triompher pour 15 siècles. » Il divisait les jours critiques en décrétoires ou principaux, indicateurs et intercalaires. « Les jours principaux étaient ceux où les crises avaient lieu le plus ordinairement : c'étaient le 7<sup>e</sup>, le 14<sup>e</sup>, le 20<sup>e</sup> ou le 21<sup>e</sup>. Toutes les maladies aiguës se terminant en 40 jours et souvent beaucoup plus tôt, on indiquait ainsi la marche ordinaire par septénaire. Les jours indicateurs séparaient la semaine en deux et annonçaient ce qui devait arriver dans le septénaire suivant. Les jours intercalaires ou provocateurs étaient ceux où la crise se faisait irrégulièrement ; on devait les redouter. » (P. 6, 7.) — Le Dr A. Chauffard estime que les progrès de la chimie biologique et les découvertes de la bactériologie nous ramènent à « une conception analogue à celle qu'avait eue Hippocrate. » (P. 17.) « Ce sera là, dit-il en terminant son ouvrage, le couronnement de cette grande doctrine médicale des crises, transmise de siècle en siècle, souvent attaquée, mais toujours vivante ; ce sera le triomphe de la tradition rajeunie, dégagée de ses préjugés et de ses erreurs, et enfin devenue science. » — Hippocrate aurait même écrit, d'après Galien (voir Ideler, I, p. 251), un ouvrage spécial *περὶ ἑβδομάδων*, qui serait perdu. — Il en est de même d'un autre ouvrage analogue d'Hermippe, de Béryte (Beyrouth), *περὶ ἑβδομάδος*, auquel renvoie Clément d'Alexandrie (Strom., VI, c. 16, § 155).

<sup>2</sup> Immédiatement après ces trois noms viendrait peut-être celui de Censorinus, grammairien du 3<sup>e</sup> siècle, dont l'ouvrage *de die natali* renferme des détails fort curieux sur l'opinion des anciens concernant le septénaire.

<sup>3</sup> *Noctium atticarum libri XX*, lib. III, c. 10. L'auteur grammairien atin, né à Rome vers 130 ap. C., composa son ouvrage à Athènes.

du nombre 7<sup>1</sup>; » Philon, qui a traité ce sujet *con amore* et à diverses reprises, surtout dans ses dissertations *de opificio mundi, de decem oraculis, de septenario et festis diebus*; Macrobre, dans son *Commentaire du songe de Scipion*. La tractation de Varron est la plus naïve et la moins mathématique; celle de Philon, la plus éloquente; celle de Macrobre la plus systématique et la plus complète.

Les développements dans lesquels entrent ces auteurs se ressemblent souvent et embrassent des choses fort différentes. Les indications mathématiques ne semblent avoir aucune portée. Parmi celles qui se rapportent au monde réel, les unes nous apparaissent comme décidément erronées; d'autres sont justes en tout ou en partie. Mais toutes sont également significatives pour manifester la tendance de l'antiquité gréco-romaine à donner une importance cosmologique au septenaire.

Il serait oiseux et parfois difficile de signaler toutes ces indications : difficile, car, souvent, pour être comprises, elles supposent la connaissance de nombreuses notions que s'était formées l'antiquité et qui sont bien loin de nous. Nous passerons en revue seulement les plus faciles à comprendre, et nous les présenterons dans un ordre, qui en gros est généralement suivi, sous les trois chefs suivants : Mathématique, Astronomie, Anthropologie.

Le point de vue mathématique est très développé chez Philon, Clément d'Alexandrie et Macrobre, surtout chez ce dernier, qui commence par relever la plénitude ou perfection du septenaire, d'abord à cause de ses diverses parties (1 + 6, ou 2 + 5, ou 3 + 4), puis en lui-même. Sur ce dernier point, nous ne signalerons qu'une considération qui revient toujours et dont l'origine pythagoricienne est incontestable<sup>2</sup> : parmi les dix premiers nombres, auxquels était attachée une importance toute particulière et peu justifiée, 7 est le seul qui ne puisse à la fois ni être produit par la multiplication de deux autres de ces nombres, ni en produire par la même voie. Il est dit en conséquence être sans mère, comme ne procédant que de la monade,

<sup>1</sup> *Septenarii numeri, quem Graeci ἑβδομάδα appellant.*

<sup>2</sup> Zeller, *Philos. der Griechen*, I, p. 344.

et toujours vierge : on le comparait à Minerve sortie vivante du cerveau de Jupiter<sup>1</sup>.

En fait d'astronomie, nous indiquerons :

1<sup>o</sup> Les 7 planètes<sup>2</sup>, qui dans l'antiquité étaient censées exercer une si grande influence sur les hommes et les choses, et dont l'idée est pour nous manifestement erronée. Le soleil en effet n'est pas une planète ; la lune non plus, puisqu'elle n'est qu'un satellite ; par contre, la terre aurait dû être mise au nombre des planètes, et ce nombre s'élevait en 1864 à 88<sup>3</sup>.

2<sup>o</sup> La lune, à cause de ses 4 phases mensuelles durant chacune environ 7 jours<sup>4</sup>.

3<sup>o</sup> La Grande-Ourse, constellation censée composée de 7 étoiles<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> οὐτε ἐκ μητρὸς οὐτε μήτηρ, ἀμήτωρ καὶ παρθένος ou ἄγονος. Voir Philon, *de opif. mundi*, p. 24 ; *de decem orac.*, p. 198 ; *de Mose*, l. III, p. 166. Clément d'Alex. Strom. VI, c. 6, § 140, etc.

<sup>2</sup> Varron, d'après Aulu-Gelle, l. III, c. 10, où il est d'abord parlé de la Grande Ourse et de la Petite, des Pléïades, comme constellations composées chacune de 7 astres, puis des 7 planètes : (Idem numerus) *facit stellas, quas alii erraticas, F. Nigidius errores adpellat.* — Philon, *de mundi opif.*, p. 27 ; *de decem orac.*, p. 198 ; — Clément d'Alex., Strom., l. VI, c. 6, § 143 ; — Macrobre, éd. Janus, I, p. 146.

<sup>3</sup> *Le Ciel*, par Guillemin, p. 253.

<sup>4</sup> Varron, d'après Aulu-Gelle ; Philon, *de mundi opif.*, p. 28 ; Clément d'Alex., Strom. VI, c. 16, § 149 ; Macrobre, édit. Janus, p. 47.

<sup>5</sup> Varron, d'après Aulu-Gelle : *is namque numerus Septentriones majores minoresque in coelo facit.* Les grands Septentrions sont les étoiles de la Grande Ourse, et les petits Septentrions, celles de la Petite. Philon, *de mundi opif.*, p. 28 : ἄρκτος, ursa. Clément d'Alex., Strom. VI, c. 16, § 146 : *Ursae autem constant ex 7 stellis, per quas et agricultura exercetur et navigatur.* — Revenons sur l'expression de *Septentriones*, que, pour simplifier, nous rapporterons seulement à la Grande Ourse. Cette constellation a été comparée de bonne heure à un chariot, et de là le nom qu'elle porte dans plusieurs langues. Les 3 étoiles antérieures, les plus brillantes, sont envisagées comme le timon du chariot ou comme les animaux qui le tirent, et les 4 étoiles postérieures figurent les 4 roues. Mais cette conception ne semble pas la plus ancienne, s'il est vrai, comme le pensent J. Grimm et Gaston Paris, que les plus anciennes dénominations astronomiques considèrent moins les lignes qu'on peut tracer en passant par ces étoiles que ces étoiles elles-mêmes. Dans la plus ancienne conception, la constellation serait comparée à un groupe de 7 bœufs. C'est à cette comparaison que se rattache l'expression de *septentriones*, car *triones*

bien qu'Hipparque ou Ptolémée en comptât déjà à l'œil nu 35<sup>1</sup>.

4<sup>o</sup> La Petite-Ourse, regardée aussi comme formée de 7 étoiles, dont la plus brillante est l'Etoile polaire<sup>2</sup>.

5<sup>o</sup> Les Pléiades<sup>3</sup>, constellation encore appelée par les Allemands *Siebengestern*<sup>4</sup>. Galilée avec une de ses premières lunettes y comptait déjà 36 étoiles et Arago donne une carte des 64 principales étoiles du groupe<sup>5</sup>.

Quant à l'anthropologie, nous avons déjà mentionné les divisions de la vie humaine faites par Solon et par Hippocrate, ainsi que les observations de ce dernier concernant les jours critiques dans les maladies, aussi nous bornerons-nous aux septénaires suivants :

On a souvent observé que l'enfant né à 7 mois est plus viable que celui qui est né à 8, et conclu de là que la formation normale et essentielle de l'être humain dans le sein maternel s'opère pendant une heptade de mois<sup>6</sup>.

Dans le corps de l'adulte, on a constaté<sup>7</sup> : 7 organes intérieurs (langue, cœur, poumon, foie, rate, deux reins); — 7 or-

semble bien désigner des bœufs qui foulent le sol ou le grain, soit que, comme l'admettent Preller et G. Paris, le mot dérive de *terere*, soit qu'il vienne de *terra*, comme les anciens étymologistes latins sembleraient plutôt le dire. Voir les p. 10-13, 48, 49 du petit livre si intéressant et si érudit de G. Paris : *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, Paris, 1875. Quant à l'expression de *Ἄρχτος*, d'après Max Muller (*Nouv. leçons sur le langage*, II, p. 82-86) et G. Paris, elle repose sur une simple erreur étymologique, le mot primitif sanscrit signifiant ici simplement : étoiles, et n'ayant aucun rapport avec la forme de la constellation.

<sup>1</sup> Arago, *Astron. popul.* I, p. 332.

<sup>2</sup> Varron, Clément d'Alex. Voir p. 562, note 2.

<sup>3</sup> Varron : *item vergelias, quas πλειάδας Graeci vocant*. Philon, de mundi opif., p. 28. Clément d'Alex., Strom., VI, 16, 143.

<sup>4</sup> Nom qu'ils donnent aussi à la Grande Ourse. (Voir G. Paris, p. 11, 61.)

<sup>5</sup> *Astron. popul.* I, p. 497; II, p. 6; I, p. 196. Grâce aux appareils astro-photographiques, on est parvenu récemment à compter dans le groupe des Pléiades d'abord 1421 étoiles de la 1<sup>re</sup> jusqu'à la 18<sup>e</sup> grandeur, puis 2326. On y a découvert aussi des nébuleuses immenses. (*Bibl. univ.*, 1888, p. 430.)

<sup>6</sup> Varron; Philon. : de opif. mundi, p. 29.

<sup>7</sup> Philon. *ibid.*; Clément d'Alex., Strom., VI, 10, 143. Surtout Macrobe édit. Janus, p. 53.

ganes de nutrition et de respiration (gorge, estomac, ventre, vessie, et 3 intestins principaux); — 7 couches successives, en quelque sorte, entre ce qu'il y a de plus intime dans le corps et sa surface (moelle, os, nerfs, veines, artères, chair, peau); — 7 parties extérieures du corps (tête, poitrine, mains, pieds, parties génitales); — 7 parties pour chaque main ou pied (épaule, bras, coude, paume de la main, 3 phalanges pour chaque doigt; ou : cuisse, genou, jambe, plante du pied, 3 phalanges pour chaque doigt); — 7 ouvertures de la tête, le membre principal (bouche, yeux, narines, oreilles).

Aussi Macrobe conclut-il que « le septénaire est dit avec raison le dispensateur et le maître de toute la machine humaine et qu'il annonce aux corps malades le péril ou la santé. »

d) *Introduction de la semaine et de la semaine planétaire dans l'empire romain.*

Nous avons vu<sup>1</sup> que dans la première moitié du troisième siècle de notre ère, Dion Cassius, après avoir parlé de la prise de Jérusalem par Pompée, des Juifs et de leur sabbat, « le jour qui porte le nom de Saturne, » consacre deux paragraphes entiers à la désignation planétaire des jours de la semaine, et expose même les deux théories qui, suivant lui, ont présidé à cette désignation ainsi formulée : Ȣ ☽ ☈ ☽ ☿ ☽, c'est-à-dire avec Saturne en tête. D'après lui, cette désignation venait des Egyptiens, par où, paraît-il, il faut entendre surtout les astronomes égyptiens postérieurs, c'est-à-dire des Grecs alexandrins; elle existait alors chez les Romains et « parmi toute sorte d'hommes » ou « dans tous les pays, » comme une coutume nationale, mais sans remonter à une époque bien éloignée, sans avoir en particulier existé chez les Grecs.

Cette désignation planétaire des jours de la semaine était donc au commencement du troisième siècle et depuis un temps assez long très répandue dans l'empire romain : voilà qui est clair, positif et bien propre à servir de jalon dans l'histoire de la semaine et de la semaine planétaire dans cet empire.

<sup>1</sup> *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 253.

Le fait est du reste amplement confirmé. Il l'est en particulier, soit par une poésie d'Ausone, qui vécut de 309 à 394 de notre ère et qui fut revêtu à la cour de très hautes dignités<sup>1</sup>, soit par une notice non moins explicite de l'évêque Isidore, de Séville, qui mourut en 636<sup>2</sup>. Seulement, dans ces deux documents le 1<sup>er</sup> jour de la semaine n'est pas celui de Saturne, mais celui du Soleil, ce qui doit s'expliquer par l'influence exercée par l'édit de Constantin, qui rattacha solennellement l'institution du dimanche comme 1<sup>er</sup> jour hebdomadaire, au jour du Soleil<sup>3</sup>.

Mais comment la semaine planétaire s'était-elle ainsi répandue dans l'empire ? Nous désirerions le savoir, ne fût-ce que pour avoir une contre-épreuve de ce que nous avons précédemment établi. Malheureusement, le fait est encore assez obscur, il se présente sous un aspect fort complexe, même embrouillé. Essayons cependant d'y relever quelques traits, sans trop nous préoccuper des lacunes que nous ne pouvons combler<sup>4</sup>.

1<sup>o</sup> L'astrologie chaldéenne semble avoir fait de très rapides progrès dans les populations helléniques sous l'influence du mage Osthane ou Ostane, qui, d'après Pline, était un contemporain de Xerxès, monté sur le trône en 485 avant Christ, et cette influence aurait été encore augmentée par l'activité d'un autre Ostane, qui accompagnait Alexandre<sup>5</sup>.

2<sup>o</sup> Les 5 planètes proprement dites furent d'abord désignées chez les Grecs par les dénominations purement physiques que voici : *φωσφόρος* (*εσπερος*), pour Vénus ; *στιλβων*, pour Mercure ; *πυρόεις*, pour Mars ; *φαέθων*, pour Jupiter ; *φαίνων*, pour Saturne<sup>6</sup>.

3<sup>o</sup> Le premier passage de la littérature grecque mentionnant

<sup>1</sup> Voir cette poésie, qui a précisément pour sujet les noms des jours hebdomadaires, dans Lotz, *Quaest...*, p. 15.

<sup>2</sup> Etymolog. V. 39. Voir Ideler, II, 179.

<sup>3</sup> Voir p. 542.

<sup>4</sup> Particulièrement ce qui rentre dans l'histoire de l'astronomie et de l'astrologie chez les Alexandrins.

<sup>5</sup> Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 452.

<sup>6</sup> Lotz, *quaestiones...*, p. 20. Alex. de Humboldt, *Cosmos*, III, p. 680 : « Ces qualifications, dit-il, indiquent une progression croissante, qui partant de Saturne (*φαίνων*), passe par Jupiter, le guide éclatant du char lumi-

le nom mythologique d'une de ces planètes, se trouverait dans le *Timée* de Platon, où il est parlé de la planète Mercure<sup>1</sup>.

4<sup>o</sup> Le premier passage des auteurs grecs où sont réunies plusieurs des dénominations mythologiques des 7 planètes se lirait dans la *Métaphysique* d'Aristote (XII, 8). A propos des opinions d'Eudoxe, il est parlé de Mercure, Vénus, Jupiter et Saturne, à côté du Soleil et de la Lune. Les données sont plus complètes dans le livre *de mundo* (c. 11), qu'on n'attribue plus à Aristote, et qui cependant serait encore vraisemblablement du premier siècle avant Christ<sup>2</sup>.

5<sup>o</sup> Après avoir très fortement subi l'influence spirituelle de la Grèce, Rome subit celle de l'Orient et en particulier celle de la Judée.

6<sup>o</sup> A une époque fort ancienne, dit G. Boissier<sup>3</sup>, s'opéra la fusion des dieux de Rome avec ceux de la Grèce, et les deux religions se confondirent si bien qu'il nous est difficile de les séparer. »

7<sup>o</sup> L'anarchie de près d'un demi-siècle qui précéda l'empire, fut très favorable aux progrès des cultes païens orientaux dans l'empire romain. « En même temps que les dieux romains s'allieut (φαέθων), par Mars, l'astre incandescent (Πυρόεις) et arrive à Vénus (φωσφόρος) et à Mercure (στῦλβων). » Φαέθων est proprement le participe de φαέθω et signifie : brillant.

<sup>1</sup> Timée, p. 319, éd. Bipont. Il y a suivant les éditions τόν Ἐρμοῦ λεγόμενον ou τόν ιερόν Ἐρμοῦ λεγόμενον.

<sup>2</sup> Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 348... Le passage est ainsi traduit par Barthélemy. Saint-Hilaire dans le volume qui contient d'abord la traduction de la Météorologie d'Aristote, puis celle du « petit traité apocryphe *Du Monde* », p. 366 : « Le nombre des planètes se résume en 7 parties, qui se trouvent dans autant de cercles... Voici la position successive de ces cercles. Il y a d'abord celui du Brillant, qui est appelé aussi le cercle de Saturne ; puis, à la suite, vient celui de Phaéton ou de Jupiter ; puis le cercle de Feu, qu'on nomme d'Hercule ou de Mars ; après ces 3 premiers vient le Scintillant, que parfois on appelle le cercle sacré de Mercure et parfois celui d'Apollon ; ensuite vient celui de Lucifer, qu'on appelle le cercle de Junon ou de Vénus ; puis vient celui du Soleil, et le dernier de tous, celui de la Lune. » Il y a donc dans ce passage deux noms donnés au cercle du Feu (Hercule ou Mars), à celui du Scintillant (Mercure ou Apollon) et à celui de Lucifer (Junon ou Vénus).

<sup>3</sup> *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Paris, 1870, I, p. 43.

téraient en se mêlant aux divinités de l'Egypte ou de la Syrie, les rites et les usages des cultes orientaux s'introduisaient furtivement dans les sanctuaires les plus vénérés de Rome.... Dans les deux premiers siècles de notre ère s'accomplit à Rome le mélange de toutes les religions de l'ancien monde. » Deux seulement devaient être officiellement exclues de ce mélange, parce qu'elles ne pouvaient s'y prêter : le judaïsme et le christianisme<sup>1</sup>.

8<sup>o</sup> Parmi les importations païennes de l'Orient, il faut spécialement mentionner l'astrologie, « cet art ou cette prétendue science de la religion syro-chaldéenne, qui, dans le premier siècle de l'empire, tantôt liée avec le culte religieux, tantôt indépendante, se répandit dans l'Occident.... Ce n'étaient pas seulement le soleil et la lune dans lesquels on adorait les principes mâle et femelle de la puissance de la nature, mais aussi les étoiles et tout particulièrement les planètes, qui apparaissaient comme des puissances déterminant la nature en général et particulièrement la vie humaine. Il fallait donc, pour être heureux, s'assurer leurs bonnes influences et se préserver des mauvaises. Les planètes passaient à cause de leur mobilité pour être les interprètes qui annonçaient aux hommes la volonté du Destin. Nous avons encore dans les noms des jours hebdomadiers des traces de cette idée de la domination des planètes sur le monde terrestre. Aucune autre forme de la religion ne pouvait plus facilement se détacher du lieu de son origine pour se répandre ailleurs, et aucune n'était plus propre à se recruter partout des adhérents. Aussi, sous les empereurs, Rome était-elle pleine de Chaldéens et de mathématiciens qui vivaient de l'astrologie, et de temps en temps, mais toujours en vain, étaient expulsés de la ville<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ibid., p. 392, 439, 447.

<sup>2</sup> Schneckenburger, *Neuest. Zeitgeschichte*, p. 52. — Comp. G. Boissier, II, 186, 270. — Tacite dit des *mathematici* (Hist. I, 22) : *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et retabitur semper et retinebitur*. Voir aussi Ann. II, 27; III, 22; XII, 22, 52; XIV, 9; XVI, 14, et surtout VI, 20-22, où il est parlé de Tibère et de son astronome Thrasylle, et où Tacite lui-même finit par dire : « Au reste, la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est

9<sup>o</sup> Trois faits contribuèrent à faire toujours plus connaître les Juifs aux Romains : la dispersion croissante des Juifs dans l'empire, et la double prise de Jérusalem, d'abord par Pompée l'an 63 avant Christ, puis par Titus l'an 70 de l'ère chrétienne. — Quelques mots sur le premier de ces faits<sup>1</sup> pour en faire saisir toute la portée. Quand Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, le nombre de ceux qui partirent fut relativement petit. Plus tard, lorsqu'Alexandre eut détruit le royaume des Perses, beaucoup de Juifs s'enrôlèrent dans son armée, à condition de rester libres dans l'exercice de leur foi. Alexandre leur assura la même liberté dans toute l'étendue de fixé au moment de sa naissance; que si les faits démentent quelquefois les prédictions, c'est la faute de l'imposture, qui dit ce qu'elle ignore, qu'ainsi se discrédite un art dont la certitude a été démontrée.» (Trad. de Burnouf). — Walckenaer, dans son *Histoire de la vie et des poésies d'Horace* (Paris, 1840), a écrit quelques pages fort instructives sur l'astrologie romaine (II, p. 99-105). Nous en extrayons les indications suivantes : Des progrès récents dans les calculs des mouvements des corps célestes et la réforme du calendrier sous Jules-César avaient fait une profonde impression sur l'esprit des Romains; et les astronomes, en donnant à l'astrologie l'apparence d'une science, n'eurent pas de peine à répandre une superstition dont eux-mêmes étaient atteints. Loin de passer avec le paganisme, elle était encore en pleine vigueur lors de la naissance de Louis XIV. Varron dut beaucoup contribuer à accréditer parmi les Romains la doctrine de l'astrologie; Cicéron la combattit avec force, mais sans succès. Octave avait la plus grande confiance dans son horoscope et le divulgua par tous les moyens. Les progrès de l'astrologie furent si rapides et si grands sous Auguste que cette doctrine eut, comme celle d'Epicure, un vrai poète, probablement Publius Manilius. Les *Astronomiques*, dédiées à Auguste, rappellent souvent Lucrèce pour l'élévation, Virgile pour l'harmonie et l'élégance. — Mommsen parle d'une curieuse inscription lyonnaise, dont il ne précise pas la date, mais qui doit être fort ancienne et qui atteste bien la foi populaire à l'influence des planètes sur les destinées individuelles. C'est une épitaphe de soldat romain, ainsi conçue : « Natus est die Martis, die Martis probatus (ou : profectus), die Martis missionem percepit; die Martis defunctus est.» (*Römische Chronol. bis auf Cäsar*, p. 314.)

<sup>1</sup> Voir Franck, *De l'état politique et religieux de la Judée dans les derniers temps de la nation* : dans ses *Etudes orientales*, Paris, 1861. — Fr. de Chamagny, *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*, Paris, 1858. Ch. IV : Etat du peuple juif avant le règne de Néron.— *Allgem. Encycl.*, Art. Juden, par Selig Cassel.

ses Etats, ce qui dut singulièrement faciliter les voyages et l'émigration d'un peuple qui s'adonnait toujours plus au commerce. Sous les successeurs d'Alexandre, la dispersion juive s'accrut encore considérablement : les rois d'Egypte et de Syrie firent longtemps tout leur possible pour établir les Juifs dans les villes qu'ils fondaient et dont plusieurs, comme Alexandrie et Antioche, devinrent rapidement très importantes. De l'Asie Mineure, les Juifs se répandirent en Grèce, surtout dans les villes de commerce maritimes. A Rome même, où Pompée, après la prise de Jérusalem, amena de nombreux prisonniers pour orner son triomphe, ils se comptèrent bientôt par milliers. Il n'y avait guère alors de pays connu où ne se trouvassent des enfants d'Israël et le monde connu subissait presque tout entier la domination romaine. Si populeuse que fût redevenue la Palestine au temps du Seigneur, elle ne renfermait peut-être que le tiers de la nation : sur 12 millions de Juifs, il y en avait eu 8 à 9 de dispersés. Sous ce rapport, comme le remarque Schneckenburger<sup>1</sup>, ils se plaçaient en quelque sorte à côté des Romsains eux-mêmes, et la position de la *diaspora* était d'autant plus exceptionnelle parmi les autres populations de l'empire qu'elle entretenait toujours avec Jérusalem d'intimes relations. « Le monde ancien, dit de Champagny<sup>2</sup>, n'avait donc pas usé envers Juda de moins de largesse que le monde moderne. Le Juif était Syrien à Antioche, Alexandrin dans le Bruchium, comme aujourd'hui il est Français à Paris et Anglais dans la cité de Londres, sans pour cela cesser d'être Juif. »

10<sup>o</sup> Les Romains furent frappés d'étonnement à la vue d'une religion qui proclamait l'unité de Dieu, apprenait à l'honorer sans image et célébrait dans ses synagogues le culte le plus simple et le plus spirituel. Beaucoup d'entre eux se sentaient attirés par cette religion qui semblait promettre à leurs besoins religieux une satisfaction cherchée vainement ailleurs. Aussi autour d'une multitude de synagogues répandues dans l'empire, se groupait-il un certain nombre de païens, hommes et

<sup>1</sup> *Neutest. Zeitgesch.*, p. 77.

<sup>2</sup> *Rome et la Judée*, p. 89.

femmes, qui se rattachaient plus ou moins étroitement à la loi de Moïse, les uns se faisant complètement juifs ; la plupart, et souvent les plus dignes, se bornant à prendre part à plusieurs actes du culte. Ces prosélytes à des degrés divers se trouvaient en tout pays, dans toutes les classes de la société et jusque sur les trônes.

Les Juifs, grâce à leur diffusion dans tout l'empire, à leur habileté, à leur entente mutuelle, à leurs libertés, à leurs richesses, à leurs prosélytes, exerçaient alors une influence « comparable à celle que, depuis leur émancipation, nous les voyons prendre dans l'Europe moderne<sup>1</sup>. » En fait, d'après le récit des Actes, ce sont eux qui soulèvent souvent contre les apôtres les populations païennes, et Cicéron lui-même, en plein tribunal, dit à leur sujet<sup>2</sup> : *Scis quanta sit manus, quanta concordia, quantum valeat in concionibus : Summissa voce agam, tantum est judices audiant... Multitudinem Ju-dæorum, flagrantem nonnunquam in concionibus, pro repu-blica contemnere gravitatis summæ fuit.*

11<sup>o</sup> Il est vrai qu'en même temps les Juifs étaient pour les Romains un objet de vive répulsion, et ils l'étaient très honorablement sous plusieurs rapports, par exemple, comme adorateurs exclusifs du Dieu d'Abraham et comme refusant tout culte aux empereurs. *Genus humanum superstitionis novæ atque maleficæ*, dit Suétone<sup>3</sup> ; *scleratissimæ gentis consuetudo*, dit Sénèque<sup>4</sup> ; *exitibilis superstitionis... per flagitia invisi... odio generis humani convicti*, dit Tacite<sup>5</sup>. Ailleurs, sans doute, les auteurs latins sont moins injustes à l'égard des Juifs. Trogue Pompée leur rend même ce magnifique témoignage : *quorum justitiæ religione permixtæ incredibile quantum coa-luere*<sup>6</sup>. Mais soit les accusations, soit les louanges, soit les adhésions, montrent combien il s'en fallait que le judaïsme fût alors ignoré des Romains, quoiqu'ils le connussent souvent

<sup>1</sup> Ibid., p. 92.

<sup>2</sup> *Pro Flacco*, 28.

<sup>3</sup> Nero XVI, rapproché de Claudius XXV.

<sup>4</sup> D'après Augustin, *de civit. Dei*, VI, 11.

<sup>5</sup> Annales, XV, 44.

<sup>6</sup> Justin, l. XXXVI, c. 2.

fort mal. Rien ne le prouve mieux que ces lignes d'Auguste à Tibère : *Ne Judæus quidem, mi Tiberi, tam diligenter sabbatis jejunium servat, quam ego hodie servari*<sup>1</sup>...

12<sup>o</sup> Les Romains, dans leurs nombreux rapports avec les Juifs, avait été d'autant plus frappés de leurs sabbats qu'ils en avaient largement profité dans leurs sièges de Jérusalem. Ils désignaient même parfois les Juifs par le sobriquet de *sabbatariens*<sup>2</sup>. Mais ils jugeaient l'institution très différemment les uns des autres et souvent, comme Auguste, d'une manière fort erronée. Tantôt ils s'en moquaient dédaigneusement, comme le faisaient Juvénal, Perse, Rutilius<sup>3</sup>, et, pour être équitable, il ne faut pas oublier que l'observation du sabbat se présentait alors sous sa forme pharisaïque. Tantôt ils manifestaient une crainte superstitieuse de ce jour : c'était un *dies ater*, et ils l'associaient même à l'anniversaire de la sanglante défaite de l'Allia<sup>4</sup>. Tantôt ils jugeaient le sabbat si favorablement qu'ils se l'appropriaient, ou réellement, comme le faisaient les prosélytes, ou de la plus étrange façon, comme nous le verrons tout à l'heure. — Horace, dans son Epître du *Fâcheux*, se met lui-même en scène, comme complètement indifférent au sabbat, tandis qu'un de ses amis, qui aurait une confidence à lui faire, s'y refuse, pour cause de sabbat solennel<sup>5</sup>. — Comme le remarque heureusement d'Orelli<sup>6</sup>, pour beaucoup de païens « le sabbat fut un précurseur du christianisme. Ils étaient ainsi conduits à la synagogue, où les attendait la prédication de la bonne nouvelle. »

13<sup>o</sup> D'autre part, le jour du sabbat fut assez tôt identifié avec le jour hebdomadaire de Saturne. Déjà sous Auguste, le poète Tibulle, à la veille de partir pour un voyage et cherchant à dif-

<sup>1</sup> Suéton, Octav., 76.

<sup>2</sup> Martial, sat. IV, v. 4 : *jejunia sabbatariorum*.

<sup>3</sup> Juvénal, sat. XIV, v. 96-106; sat. VI, v. 159. — Perse, sat. V, v. 179-184. — Rutilius, de reditu suo, I, v. 389-392... *cui (genti) frigida sabbata cordi, Sed cor frigidius religione suâ. Septima quaeque dies turpi damnata veterno, Tanquam lassati mollis imago dei.*

<sup>4</sup> Ovide, *Ars am.*, I, v. 413-416; *Remed. am.*, v. 217-220.

<sup>5</sup> Sat., I. I, 9, v. 68-72.

<sup>6</sup> Real. *Encycl.*, 2. Ausg., XIII, p. 166.

férer son départ, prétextait « tantôt le vol des oiseaux, tantôt de mauvais présages, tantôt la sainteté du jour de Saturne<sup>1</sup>. » Frontin (40-106 après Christ) dit que Vespasien triompha des Juifs en les attaquant « le jour de Saturne, jour auquel il leur est défendu de faire quoi que ce soit de sérieux<sup>2</sup>. » Vers 138, Justin Martyr parle du samedi comme « jour de Saturne, » du vendredi comme sa veille et du dimanche comme son lendemain ou comme « jour du Soleil<sup>3</sup>. » Dion Cassius enfin, dans son récit de la prise de Jérusalem par Pompée, désigne le sabbat comme jour de Saturne<sup>4</sup>.

Les rabbins reconnaissent aussi cette coïncidence, en appelant *Schabbaï* la planète Saturne<sup>5</sup>.

14<sup>o</sup> L'identification du sabbat et du jour de Saturne pouvait se justifier de deux manières aux yeux des Romains. Le sabbat, comme jour de repos, n'était pas sans rapport avec leurs idées primitives sur Saturne et son paisible règne, idées qu'entretenait toujours la fête des Saturnales. On pouvait aussi retrouver dans le sabbat quelque chose de la sinistre influence attribuée par l'Orient à la planète Saturne<sup>6</sup>, puisque le jour qui lui était consacré, interdisait, comme *dies ater*, toute entreprise, toute activité productrice, commandait ainsi un certain chômage. Mais ce qui, en fait, a produit l'identification, c'est une simple coïncidence fortuite; car on ne saurait admettre qu'elle ait été cherchée par les Juifs ou par les païens<sup>7</sup>.

15<sup>o</sup> Le 1<sup>er</sup> passage de la littérature romaine où le sabbat est désigné comme jour de Saturne, est le passage de Tibulle, et cette désignation y apparaît comme une expression déjà courante. La dénomination planétaire des jours de la semaine devait donc être alors en usage à Rome, même depuis un certain

<sup>1</sup> Eleg. I, 3, v. 18.

<sup>2</sup> Stratag., II, 1, 17. *Die Saturni*.

<sup>3</sup> Apologet., I, 67 : ἡ Κρόνική; ἡ πρό τῆς Κρονικῆς; ἡ μετὰ τὴν Κρονικήν, ἡτις ἐστίν ἡλίου ἡμέρα.

<sup>4</sup> Τάς τοῦ Κρόνου δὴ ὀνομασμένας ἡμέρας... τῇ τοῦ Κρόνου ἡμέρᾳ.

<sup>5</sup> Oehler, *Real. Encykl.*, 1. A., XIII, p. 195.

<sup>6</sup> Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 414, et aussi Horace, Ode II, v. 17-24; Perse, Sat. V, 45-51.

<sup>7</sup> Voir Lotz, *Quaestiones*, p. 19.

temps. Mais il est difficile de préciser la date du passage<sup>1</sup>. En tout cas, l'usage de la dénomination astrologique des jours hebdomadaires à Rome semble remonter aux derniers temps de la République, comme on l'admet généralement<sup>2</sup>.

16<sup>o</sup> Dans la satire de Pétrone sur le *souper de Trimalcione*, écrite sous Néron ou peut-être déjà sous Claude<sup>3</sup>, il est parlé d'un « second » tableau se rapportant au cours de la lune et des étoiles, et renfermant 7 images peintes, avec l'indication des bons jours et des jours dangereux<sup>4</sup>.

17<sup>o</sup> Dans une peinture trouvée à Pompéi et par là même antérieure à l'an 79 après Christ, les bustes des divinités tutélaires de la semaine sont représentés dans 7 médaillons. En allant de gauche à droite, on trouve d'abord Saturne : vieillard avec une harpe, la tête couverte d'un bonnet, et enveloppé

<sup>1</sup> *Aut ego sum caussatus aves, aut omnia dira Saturnine sacram me tenuisse diem.* Tels étaient les prétextes par lesquels le poète retardait son départ pour une expédition militaire dans laquelle il devait accompagner Massala. « On ne sait rien de bien positif sur cette expédition, dit une note de l'édition Panckouke (p. 197) ; on pense qu'elle eut lieu l'an de Rome 725, » c'est-à-dire l'an 29 av. C., à l'époque même où Octave devenait Auguste. Tibulle est dit être mort jeune, mais on varie pour la date de sa naissance entre 66 et 43 av. C., c'est-à-dire entre la date de la naissance d'Horace et celle de la naissance d'Ovide. Cependant d'après un passage d'Ovide (*Tristia*, IV, 20, 5), Tibulle aurait précédé Properce, et Properce lui-même serait entré dans la carrière avant Ovide, qui commença de bonne heure à se faire connaître par ses poésies. (Voir Naudet, art. *Tibulle*, dans la *Biographie universelle*.)

<sup>2</sup> Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 350. Lotz, *Quaestiones...*, p. 15. Riehm, *Handw. des bibl. Alt.*, art. Sabbath. Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, t. II, p. 102. De Witte, *Gaz. archéol.*, 1877, p. 50.

<sup>3</sup> De Witte, *ibid.*, p. 53. Amédée Thierry, *Tableau de l'empire romain*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1862, p. 212.

<sup>4</sup> Satyricon, XXX : *Altera (tabula habebat) Lunae cursum stellarumque septem imagines pictas et qui dies boni quique incommodi essent, distinguente bullæ, notabantur.* Le 1<sup>er</sup> tableau était ce que serait pour nous une ardoise ou une planche noire, servant d'agenda. Trimalcione y faisait donner des ordres à ses esclaves. Il y avait donc correspondance entre les deux tableaux, et le 2<sup>d</sup> était une espèce de calendrier : le cours de la lune se rapportait au mois, et les sept astres, parmi lesquels étaient le soleil et de nouveau la lune, à la semaine. S'agissait-il des jours favorables ou néfastes de la semaine, du mois ou de l'année ? Le texte ne l'explique pas.

d'un ample manteau jaune, comme le bonnet ; — puis le Soleil : jeune homme, dont la tête est environnée d'un nimbe rayonnant ; il porte une chlamyde rouge sur l'épaule et tient un fouet ; — la Lune, avec une chevelure abondante, un nimbe autour de la tête, un vêtement blanc et un sceptre ; — Mars, avec casque, bouclier, lance et une cuirasse de feu ; — Mercure, coiffé du pétase ailé et revêtu d'une chlamyde ; — Jupiter, avec barbe, manteau rouge et sceptre ; — enfin Vénus, portant un diadème enrichi de perles et un *modius*. Sa tunique est blanche et un petit amour est à son épaule droite<sup>1</sup>.

18<sup>o</sup> L'ordre planétaire que nous venons de décrire (☿ ⊖ ☽), est bien l'ordre proprement égypto-gréco-romain ou gréco-romain. C'est celui qu'indique aussi Dion Cassius et qu'il explique de deux manières. De Witte a décrit tous les antiques monuments où il a discerné sculptées ou peintes les divinités hebdomadaires : autels, vases, lampe, bracelet, etc... Or parmi ces 18 monuments, dont quelques-uns sont fragmentaires, 14 où l'on peut reconnaître encore la succession des divinités, indiquent aussi le même ordre : pour les uns (6), en allant de droite à gauche ; pour d'autres (8), en allant de gauche à droite. Un seul met en tête non Saturne, mais le Soleil. Un seul échange les places entre Vénus et Mercure, probablement à cause d'une restauration postérieure<sup>2</sup>.

L'ordre planétaire que nous avions appelé<sup>3</sup> l'ordre hébreïco-chrétien et aussi gréco-romain ou plus brièvement l'ordre hébreïco-romain, à savoir ☽ ☽ ☽ ☽ ☽ ☽ ☽, doit être appelé proprement l'ordre hébreïco-romano-chrétien ou plus brièvement hébreïco-chrétien. Comme nous l'avons indiqué,

<sup>1</sup> De Witte, p. 79.

<sup>2</sup> C'est encore par Saturne que commence l'ordre planétaire sur un autel signalé par Ideler, II, p. 623. On y voit les bustes de Saturne, Apollon (Soleil), Diane (Lune), Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, et, entre ces deux dernières divinités, un Génie en pied avec une corne d'abondance. L'autel doit appartenir à une époque où la semaine était déjà très répartie dans l'empire romain et où le christianisme n'avait pas déjà pénétré en Germanie, c'est-à-dire dans le 3<sup>e</sup> siècle ou au commencement du 4<sup>e</sup>. Il ressemble beaucoup au 6<sup>e</sup> monument décrit par de Witte.

<sup>3</sup> *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 263.

depuis Constantin cet ordre dut prévaloir sur l'ordre proprement gréco-romain ou romain.

L'ordre hébraïco-chrétien résulte au fond de la triple influence du judaïsme, du paganisme et du christianisme, et cela ressort encore des noms français des jours de la semaine : l'influence chrétienne s'y manifeste par le nom de Dimanche ; l'influence juive, par celui de Samedi<sup>1</sup>.

19<sup>o</sup> Schrader et Riehm disent que les noms planétaires des jours de la semaine sont arrivés des Chaldéens aux Romains par le moyen des Syriens<sup>2</sup>. D'autre part, Dion Cassius estime que c'est des Egyptiens, c'est-à-dire, semble-t-il, des astrologues alexandrins, que la semaine planétaire est venue aux Romains. Ces deux assertions doivent être réunies et combinées, en ce sens que si les Chaldéens, dont les Syriens étaient les disciples, ont inventé et élaboré la semaine planétaire, ce sont les astrologues alexandrins qui l'ont fixée<sup>3</sup>.

En fait, la semaine chaldéenne a pour formule ☽ ⊗ ♀ ♀ ☽ ♀ ☽, et la semaine égypto-grecque-romaine ☽ ⊗ ☽ ♀ ♀ ♀ n'en est point provenue. Mais toutes les deux dérivent également de l'ordre planétaire par grandeur d'orbite : la 1<sup>re</sup>, à partir du plus petit orbite (☽ ♀ ⊗ ♀ ☽<sup>4</sup>) ; et la 2<sup>de</sup>, du plus grand (☽ ♀ ☽ ⊗ ♀ ☽<sup>5</sup>).

20<sup>o</sup> Des quatre explications que nous avons données de l'ordre général de la semaine planétaire actuelle, les deux empruntées à Dion Cassius : la 1<sup>re</sup>, mystique et musicale ; la 2<sup>de</sup>, astrologique, nous semblent seules historiquement fondées ; car elles seules conduisent à l'ordre égypto-grecque-romain. En outre, la 2<sup>de</sup> doit être préférée à la 1<sup>re</sup>, à cause de l'importance énorme qu'avait acquise l'astrologie.

21<sup>o</sup> Comme nous l'avons annoncé, l'empire romain vit se ré-

<sup>1</sup> Dimanche vient de *dies dominica*. Samedi vient de *Sabbati dies*. Littré : « Bourg. *saibay* ; prov. *sabbat*, *sabat*, *sapte*, *sabde* ; espagnol *sabado* ; portugais *sabbado* ; italien *sabato*. Du latin *sabbatum*. » — « Samedi = *sabdedi* = *sabbati dies*, » dit J. Grimm (*Deut. Mythol.*, 3. A., I, p. 112).

<sup>2</sup> *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874. — *Handw. des bibl. Alt.*, art. Sabbath.

<sup>3</sup> *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 258, 435, 450.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p 446.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 233-263.

pandre, concurremment avec le sabbat, une étrange manière de célébrer le jour de Saturne, à savoir par le simple chômage et par la bonne chère, ainsi que nous l'apprend Tertullien<sup>1</sup>.

22<sup>o</sup> Si l'on tient compte soit des Juifs et de leurs prosélytes, qui célébraient religieusement le sabbat, soit des païens qui envisageaient ce même jour comme *dies ater*, dans lequel il ne fallait rien entreprendre, ou qui en profitaient pour festoyer, on reconnaît que certaines assertions de Philon et de Josèphe sur la diffusion du sabbat à leur époque, ne sont pas loin de la vérité, mais seulement exagérées, déclamatoires<sup>2</sup>. On comprend aussi comment Sénèque, qui ne voyait dans le sabbat qu'un moyen de perdre presque la 7<sup>e</sup> partie de sa vie, pouvait aller jusqu'à dire : « La coutume de cette race criminelle a tellement prévalu, que déjà presque toute la terre la reçoit. Les vaincus ont donné leurs lois aux vainqueurs. » (*De civit. Dei*, VI, 11.)

<sup>1</sup> Ad nat., I, 13 : *Vos certi estis, qui etiam in laterculum septem dierum solem recepistis et ex diebus ipsum praelegistis, quo die lavacrum aut in vesperam differatis, aut otium et prandium curetis. — Quare ut ab excessu revertar, qui solem et diem ejus nobis exprobratis, agnoscite vicinitatem, non longe a Saturno et sabbatis vestris sumus.* — Adv. gentis, 16 : *si diem solis laetitiae indulgemus, aliâ longe ratione quam de religione solis, secundo loco ab iis sumus, qui diem Saturni otio et victui decernunt, exorbitantes et ipsi a iudaïco more, quem ignorant.*

<sup>2</sup> Comp. Oehler, *Real. Encykl.*, 1<sup>e</sup> éd., art. Sabbath, p. 194. — Philon, après avoir parlé de la coutume des nations païennes d'exalter chacune leurs propres lois et de mépriser celles des autres, dit ensuite : « Il en est tout autrement de nos lois, car elles attirent à elles et convertissent tous les mortels, Barbares, Grecs, continentaux, insulaires, orientaux, occidentaux, Europe, Asie, l'univers entier, d'une extrémité à l'autre. Qui en effet n'honore pas le 7<sup>e</sup> jour et ne s'accorde à soi-même et aux siens ce jour de repos et d'indulgence, non seulement à ceux qui sont libres, mais encore aux esclaves et aux bêtes de somme? » (*De Mose*, II, p. 137.) — « Plusieurs autres peuples, dit Josèphe (C. App., II, 9; p. 847 de la traduction de Buchon, Paris, 1852), ont aussi dès longtemps été si touchés de notre piété qu'on ne voit point de villes grecques, ni presque barbares, où l'on ne cesse de travailler le 7<sup>e</sup> jour, où l'on n'allume des lampes et où l'on ne célèbre des jeûnes. »